

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA REVUE CANADIENNE.

Politique, Jurisprudence, Littérature, Sciences et Arts, Historique, Souvenirs et Traditions du Pays.

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI, 8 MARS, 1845.

No. 10.

SOMMAIRE :—Poésie: Joies naïves.—Littérature: Tom Trick.—Les Bédiens de Paris.—Discours sur l'histoire.—Biographie: John Caldwell Calhoun.—Curiosités Astronomiques.—Histoire de mon oncle.—Physiologie du Cigare.—La vieille église et le vent.—Histoire de la Semaine.—Faits Divers.

POÉSIE.

Les vers suivants, si pleins de poésie et de bonheur, furent publiés, il y a quelques années, (en 1840), dans le *Coin du feu*. Comme nous voulons faire de notre revue, autant que possible, un recueil de productions canadiennes, nous nous empressons de donner une place à une pièce, marquée de tant d'originalité et de talent, et dont le jeune auteur a depuis ajouté à sa gloire littéraire une gloire plus solide et plus importante, celle de représenter dignement son pays dans nos chambres législatives.

Joies naïves.

Oh que j'aime la neige ! Oh que j'aime à la voir
Descendre par flocons sur le sol encor noir !
Ou bien quand elle tombe en poussière si fine,
Que l'on croirait qu'un ange épand de la farine
Pour donner des gâteaux à nous, petits enfants.
Et puis, maman, j'en fais des bonhommes tout blancs,
Et j'élève des forts que mon grand frère assiège ;
Oh que j'aime la neige !

Vois-tu, c'est si plaisant ! Et le soir nous glissons
Si loin sur nos traîneaux ! Et nous recommençons
A descendre et monter mille fois les collines,
Jusqu'à ce que la lune, aux lueurs argentines,
Nous montre dans le ciel son visage riant :
Alors, mon frère et moi, nous revenons ensemble
Vers toi, vers le foyer qui toujours nous rassemble :
Vois-tu, c'est si plaisant !

Oh qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nuages,
Qui, l'hiver, sont si blancs ! Je les crois des rivages
De neige épaisse et dure, et de brillants glaçons
Que, chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous fait faire
Pour y laisser jouer les bons petits garçons.
Tu dis que pour marcher le Seigneur nous éclaire,
Et que nous irons là, si nous faisons le bien :
Oh qu'on glissera bien !

Te plaît-il comme à moi, dans l'épaisse fourrure
Enveloppés tous deux, de voler en voiture
Sur la plaine blanche et sur les lacs glacés ?
Voir passer devant nous les clochers élancés,
Voir passer la montagne avec sa cime nue,
La forêt de sapins, qui toujours nous salue,
Voir s'enfuir la cornaille avec un cri d'effroi,
Te plaît-il comme à moi ?

Moi, j'aime les sapins ! Ils conservent leurs branches,
L'hiver comme l'été. Jamais on ne les voit
Comme ces arbres fous qui, lors des neiges blanches,
Se dépouillent tout nus, et pensent que le froid
Est pour eux un grand bien. La forêt n'est plus belle,
Et c'est bien de leur faute, et la neige nouvelle
Ne les couronne pas comme mes arbres fins,
Comme mes beaux sapins.

Les petits oiseaux blancs viendront-ils cette année,
Sortant de la forêt, jouer dans la vallée ?
Ils n'ont point peur de nous et ne sont point frileux ;
Car, si pour eux la neige est une couche molle,
Elle est aussi bien froide. Oh je serais heureux
Si, comme l'an dernier, notre maître d'école
Voulait laisser encor sautiller sur les bancs
Les petits oiseaux blancs !

Que l'hiver serait beau, n'était-ce que la bise
Dont le souffle cruel poursuit les oiseaux blancs,
Et fait toujours pleurer les bons vieux mendians
A la voix si tremblante, à la barbe si grise !
Qui pourrait sur chacun jeter quelque manteau
Bien neuf et bien épais, et, dans chaque famille,
Allumer au foyer comme un grand feu de grille,
Que l'hiver serait beau !

Pour nous, riches enfants, l'hiver est bien aimable.
C'est le temps de Noël, et c'est le temps du bal,
Où l'on va voir Jésus couché dans une étable,
Où, le soir, au salon, tout n'est qu'or et cristal,
Et parure nouvelle, et frais bouquets de roses.
Mais l'hiver ne fait point du tout les mêmes choses
Pour le fils de la veuve, aux haillons tout pendans,
Que pour d'autres enfants.

Je n'aime plus la neige, à présent que je songe
Aux pauvres orphelins qui pleurent de la voir,
Lorsqu'ils n'ont point de feu, que c'est bientôt le soir,
Et que, depuis deux jours, l'ardente faim les ronge.
C'est bien triste, pourtant, et c'est très ennuyeux
D'avoir le chemin noir et gluant sous les yeux...
Mais il est tant de gens que la misère assiège !
Je n'aime plus la neige.

Il parla bien long-temps, le petit Canadien ;
Son père, près de lui, dans son lit dormait bien,
Et sa mère écoutait son ingénu langage.
Trouvez-moi, dans le monde, une mère assez sage
Pour s'endormir la nuit, quand parle son enfant.
Pour celle-ci, du moins, elle fut éveillée,
Et sous ses blancs rideaux, sur son coude appuyée,
Et souriant par fois et d'autres fois pleurant,
Tout le temps qu'une voix suave, jeune et fine,
S'éleva doucement de la couche voisine.

Cependant, de l'enfant, le lendemain matin,
Je ne saurais vous dire au juste la pensée,
Quand il vit au réveil, partout sur le chemin,
La neige éblouissante et nouvelle, et posée
Comme est sur un gâteau le sucre appétissant ;
Ni s'il fut tout de suite aussi compatissant,
Ou s'il fit éclater une joie enfantin :
Mais on dit seulement qu'à la maison voisine
Où l'on n'avait jamais de bois pour se chauffer,
Ni rien pour se couvrir, ni de pain pour manger,
On eut chaud, ce jour-là, et l'on fit bonne table,
Et l'on nomma souvent la dame charitable.

P. C.

LITTÉRATURE.

Tom-Trick.

II.

LE MONOMANE.

Avant de passer outre, il est nécessaire d'expliquer les motifs de l'étrange dissidence qui existait entre Burk-Staune et son fils. Le premier était puritain, le second ne cherchait pas à déguiser son dévouement à la cause des Stuarts. Cette espèce de guerre ouverte, de père à fils, datait déjà de loin. Elisa Ryle, que Burk avait épousée par amour, était d'une famille depuis longtemps attachée à l'ancienne maison régnante. C'est elle qui jadis avait obtenu que George, au lieu de s'enterrer dans le Stone-Byres, allât faire ses études à Oxford. Elle craignait déjà pour lui l'influence des conseils de Burk, dont les idées, toutes grossières et toutes vagues qu'elles fussent, commençaient déjà à se tourner vers la réforme. En l'année 1649, le puritain ayant métamorphosé sa petite maison en un club bruyant, Elisah Ryle, que sa nature douce et paisible rendait ennemi de ces sombres controverses, où elle n'avait pas même son franc-parler, avait déserté, à la suite d'une querelle, le toit conjugal, décidée à n'y plus rentrer, car ce qui s'y passait lui semblait une profanation dont elle ne voulait être ni témoin ni complice. A cette époque, George sort d'un des collèges d'Oxford, et rejoint sa mère à Londres. La mère achève l'éducation de son fils, et le fils console pieusement sa mère. Elle le présente à un vieux serviteur de Charles I^{er}, le chevalier William Moor, qui le prit en amitié et lui fit obtenir une lieutenance dans l'armée d'Hamilton. George avait à peine dix-neuf ans, et sans doute il eût justifié une faveur aussi grande, si l'épée qu'on lui mettait aux mains ne lui fut presque aussitôt devenue inutile. L'exécution de Charles I^{er} le condamna au repos. La pauvre Elisa Ryle, qui avait supporté noblement toutes les rigueurs de sa destinée, sentit se briser son courage à cette dernière épreuve. Huit jours après la catastrophe de White-Hall, Elisa mourut dans les bras de George. Ses paroles suprêmes furent recueillies par le jeune homme avec un respect religieux. Elle lui légua son amour pour les Stuarts. C'est alors que son protecteur William Moor, inquiet par le parti vainqueur, avait pris la fuite en lui laissant, à titre de présent et comme souvenir, le cheval que nous avons entendu appeler Tom-Trick par Burk-Staune. George était donc revenu à Stone-Byres, où il avait retrouvé son père qu'il connaissait à peine. Tous les germes de résistance qu'Elisa Ryle avait semés dans son âme se développèrent chaque jour davantage. La triste aventure de Montrose acheva de perdre Burk dans l'esprit de son fils, et dès lors, tous deux réunis dans une apparente communauté, mais réellement divisés de cœur, vécurent, l'un des produits de sa ferme, l'autre d'un revenu modique que la mort de sa mère lui avait assuré.

Maintenant si le lecteur s'est bien pénétré de la position respective des personnages de

cette scène, il comprendra sans peine le silence monotone d'un repas commencé sous de si étranges auspices. Le nouveau Lindsay était fortement préoccupé des mauvaises nouvelles qu'il venait d'apprendre, et des conséquences que pouvait avoir pour lui un changement de nom qui serait découvert tôt ou tard. Lucy, livrée à des réflexions à peu près semblables, sentait toutes ses espérances mourir au fond de son âme, ou plutôt elle les voyait fuir devant elles, comme ces feux qui glissent sur la mer devant le navire qui les poursuit. George craignait qu'une imprudence ne compromît l'effet de la ruse qui devait servir de sauf-conduit à lord Graham et à sa fille. Quant à Burk, il attribuait le mutisme de ses hôtes à un violent appétit, et, pressé lui-même par la faim, il ne songeait guère à deviner les pensées secrètes qui couvaient sous cette apparente immobilité. Cependant il n'était pas d'avis de terminer cette première entrevue sans avoir échangé quelques paroles avec son hôte, et bien que la position de sir Lindsay, représentant du peuple écossais au parlement de Londres, fût bien supérieure à la sienne, il le croyait trop imbu des principes austères du presbytérianisme pour ne point fraterniser avec lui. D'ailleurs, dans un repas, les extrêmes se rapprochent et les distinctions s'effacent. La table est le véritable autel de l'égalité. Burk finit par traiter Lindsay en camarade, et, en dépit de ses répugnances, force fut à Lindsay de se laisser faire. De temps en temps, George venait à son secours; répondait pour lui ou l'encourageait du regard à persister dans une dissimulation dont il était loin, au reste, de comprendre toute la nécessité. Burk, qui ne soupçonnait rien, parlait à tort et à travers avec d'autant plus de verve et d'abondance que ses interlocuteurs ne lui répondaient que par de simples monosyllabes. Il trouva moyen, tout en soupçant, de tracer un tableau complet de la réforme et de ses résultats plus ou moins satisfaisants. Il parla successivement des *levelers* ou défenseurs de la loi agraire, des papistes, des partisans de la *cinquième monarchie*, avec une volubilité et une assurance qui n'eussent point déparé le discours d'un docteur illuminé prêchant le *covenant*. Arrivé à Cromwell, il reconnut dans ce grand politique deux individualités bien distinctes, deux hommes tout différents, le régicide d'abord, et ensuite le protecteur, déclarant avec franchise qu'il estimait infiniment le premier, mais qu'en revanche il aurait envoyé de bon cœur le second à la potence, si une fièvre maligne ne l'eût enlevé fort à propos. Quant à Charles II, ce fut à peine s'il daigna s'occuper de lui. Il était si intimement convaincu de l'aversion de toute l'Angleterre pour les Stuarts, qu'il regardait toutes les tentatives des royalistes comme des folies, et le roi lui-même comme un fou.

Quand Burk-Staane eut achevé sa péroraison, la discussion, que nul n'avait intérêt à soutenir, demeura bien et dûment close. L'orateur put attribuer tout à son aise à la force persuasive de son raisonnement et abandonner simultanément du droit de réplique. Il n'alla pas plus loin, et, reprenant un morceau de chevreuil dans son assiette, il se disposa à réparer le temps perdu. Le premier essai de cette trêve fut de soulager momentanément Lindsay du poids de ces préoccupations étrangères, et de le rendre tout entier à ses propres réflexions. Mais peu à peu, ses idées s'obscurcissaient, un épais bandeau voila ses yeux. La fatigue triomphait : il s'endormit.

— Monsieur, dit Lucy à George en baissant la voix, le château de Loch-Tall est donc bien près d'ici ?

— Avec notre chariot, vous y seriez en moins d'une demi-heure.

— Si nous partions ce soir ? reprit-elle après un moment d'hésitation et en regardant avec une frayeur concentrée le vieux Burk dont toute l'attention paraissait fixée sur un plein verre d'ale qu'il venait de se verser.

— Je vous comprends, dit George. Si vous le désirez, je vais tout préparer pour votre départ. Tom-Trick sera bientôt attelé.

— Mais j'y pense... en quel état est le château ? y trouverons-nous seulement des lits ?

— Ceux qui y étaient n'ont pu en être enlevés... Voilà plus de dix ans que les portes n'ont été ouvertes.

— Comment, fit Lucy étonnée, personne n'y a donc pénétré depuis la mort du marquis de Montrose ?

Lucy avait à peine achevé sa phrase que George avait tendu les mains vers elle, comme pour lui imposer silence. Mais il était trop tard. Burk-Staane s'était levé et promenait dans tous les sens son regard vitreux et terrifié. On eût dit qu'un bruit mystérieux avait frappé son oreille et qu'il cherchait à en deviner la cause. Lucy voulut demander une explication à George, mais George posa un doigt sur sa bouche et s'approcha avec précaution de Lindsay, dont le profond sommeil était attesté par la lenteur régulière de sa respiration. Il s'assura que ses yeux étaient bien fermés, et se tournant du côté de Lucy, il se contenta de lui dire : Heureusement, il dort !

Mais Burk n'avait fait nulle attention à ces paroles. Une voix terrible avait retenti dans l'air. Il n'entendait, il ne voulait plus entendre qu'elle. Ses traits avaient pris une expression pénible de souffrance et d'égarément. Il s'approcha de Lucy, et lui dit d'un accent profondément ému :

— Vous avez prononcé un nom magique. Ce nom est la gloire et le tourment de ma vie. A cause de ce nom, le ciel m'est ouvert ou l'enfer m'attend !

— Que voulez-vous dire ? bégaya Lucy toute tremblante.

— Ecoutez. Il y a dix ans de cela. Nous étions en 1650. Le sol anglais, fécondé par la sanglante rosée de White-Hall, se couvrait au loin des germes naissants de la liberté. L'Écosse seule, l'Écosse, rebelle à cette impulsion généreuse, se passionna pour un fantôme, prit parti pour un simulacre de royauté, et se proclama l'esclave de Charles II. Mais deux camps allaient se trouver en présence. La puissance des covenentaires s'organisa au sein même de ce chaos. Ce fut alors qu'un zélé partisan du roi, décidé à étouffer au berceau l'indépendance de l'Écosse, vint débarquer aux Orcades, et déclama sur notre terre, déjà si malheureuse, une armée barbare, composée d'aventuriers du dehors et de presque tous les mécontents du pays. La partie était engagée dans ce coup décisif. L'agresseur ne fut pas considéré seulement comme un zélé partisan de Charles. On le signala aux covenentaires comme le représentant redoutable du principe royaliste en opposition avec le vœu populaire. Les indépendants l'attaquèrent avec vigueur et remportèrent une victoire éclatante. Peut-être la honte de la défaite suffisait-elle à la punition du rebelle (c'est ce que Dieu jugera plus tard, et ce dont je vous rends aujourd'hui l'arbitre). Soldat volontaire de l'armée victorieuse, j'étais revenu depuis quelque temps dans ma chaumière, — une pauvre chaumière au versant des montagnes de Loch-Tall, — lorsque par un soir d'hiver, un homme, enve-

loppé dans un plaid de paysan, couvert de neige et appuyé sur un bâton noueux, vint humblement implorer asile pour la nuit. Il semblait harassé et livré à de sombres agitations. Ce fut à peine s'il put bégayer un nom, que je ne cherchai même pas à entendre. Il s'étendit sur le lit que j'avais préparé, et ne tarda point à s'endormir. Pendant qu'il dormait, un parchemin carrément plié, glissa sous la plume brune qui le déguisait. Un infernal pressentiment traversa mon cerveau. Je pensai que cet homme se cachait. J'hésitai un instant, mais la curiosité l'emporta. Je ramassai le parchemin qui contenait divers papiers. L'étranger fit un mouvement, son manteau s'ouvrit et son riche costume acheva de me convaincre. Le doute ne m'était plus possible. J'avais chez moi le chef proscrit des bandes royalistes.

— Le marquis de Montrose ! s'écria Lucy en reculant d'effroi.

— Votre oncle, ajouta George tout bas.

— Oui, reprit Burk dont l'égarément redoubla à cette interruption de la jeune fille, oui ! le marquis de Montrose ! Alors une lutte s'établit dans mon cœur, lutte affreuse, terrible, déchirante ! d'un côté, le cri de la pitié : de l'autre, le cri du devoir ! que vous dirai-je ? un éclair passa sur mes yeux et dans cet éclair, je crus que Dieu lui-même me montrait la balance de l'éternelle justice et que la vie d'un homme y pesait moins que le salut d'un peuple... Je dénonçai le fugitif... Vous savez le reste... Jacques Graham, marquis de Montrose, fut conduit à Edimbourg pour y être jugé — et des mains qui l'avaient livré, il passa dans celles du bourreau !

Ici finit la confession de Burk. Une larme brilla sous sa paupière, mais il l'essuya aussitôt. Cependant de larges gouttes de sueurs roulaient sur les joues de George et l'on eût dit à voir Lucy immobile et pâle comme une statue, qu'elle venait d'être pétrifiée par la foudre.

— Que pensez-vous de ma conduite, reprit froidement Burk-Staane, et quel prix croyez-vous que lui réserve l'éternité ?

George frissonna. Mais Lucy avait rappelé son courage et elle répondit d'un accent plein d'une douce conviction :

— Devant la loi divine, votre action peut être reprehensible, mais qui sait ? l'amour de la patrie est une seconde religion, et comme je ne doute pas qu'une intention pieuse vous ait guidé dans cette voie, qui est peut-être celle de l'erreur, je crois aussi que Dieu vous en tiendra compte et que, ne pouvant vous condamner ni vous absoudre, il vous recevra dans sa grâce inépuisable, comme un pécheur digne de miséricorde et de pardon.

Cette réponse, dont la dignité calme avait excité l'admiration de George, fit néanmoins vibrer dans l'âme de Burk la corde d'une secrète mélancolie. Ce n'était pas là une complète réhabilitation. Il ne se trouvait pas suffisamment justifié par le verdict indulgent de Lucy. George, le voyant plongé dans une de ces réflexions muettes auxquelles il était depuis si longtemps accoutumé, lui frappa sur l'épaule en le priant de venir l'aider à harnacher Tom-Trick. Tout préoccupé qu'il fût, le montagnard ne se fit pas prier et suivit son fils sans dire un mot.

Quelques minutes après, la porte se rouvrit. Une jolie paysanne, accorte, rosée, bien prise sous un corsage rouge qui dessinait la taille la plus svelte et la plus gracieuse, entra vivement, puis s'arrêta tout à coup, comme effrayée par la vue des deux étrangers. Elle hésita si elle devait fuir ou rester ; mais un geste amical de Lucy la rassura.

ra à propos. Alors, elle marcha sur la pointe des pieds, comme les enfants qui jouent à cache-cache et de l'air d'une personne qui en poursuit une autre. Elle regarda autour d'elle et ne vit pas celui qu'elle cherchait. Son désappointement s'exprima par une petite bouderie toute charmante. Puis soudain une gaieté naïve reparut sur son front, et on eût pu lire sur ses lèvres indiscrètes ces deux mots échappés de son cœur : Le voici ! Effectivement, la voix de George avait retenti dans la cour. La jeune fille s'élança de ce côté et fut bientôt auprès de son fiancé.

— Eh ! que fais-tu là, George ? Pourquoi m'avoir oubliée si longtemps ? Méchant, tu ne veux donc plus danser avec moi ?

Pour la première fois, George se sentit mal à l'aise devant Annah.

— Tu le vois, ma bonne Annah, dit-il d'un ton qui déguisait mal son embarras, mon père a besoin de moi, il faut que j'aille au château.

— Au château ? mais il n'y a personne... quelle nécessité ?

— Il n'y a personne au château, c'est vrai, reprit George ; mais dans une heure il sera habité par Sir Lindsay et sa fille. Ce sont ces deux étrangers que tu as dû voir à table. Je les conduis et je reviens.

Il finissait de parler, lorsque Lucy, qui avait réveillé son père, arriva près du chariot. Tous deux y montèrent avec empressement, en disant adieu à Burk-Staane. George occupa le siège de devant, et Tom-Trick, tout joyeux de cette promenade imprévue, secoua la tête, frappa la terre de son sabot impatient, et, au premier avertissement du fouet de George, abattit sa croupe par une dépression élégante, et partit comme un trait.

George absent, Annah restait seule, toute seule. Car sa beauté et sa supériorité d'esprit lui avaient suscité à Stone-Byres plus de sourdes jalousies que d'amitiés franches, et, depuis trois ans qu'elle était orpheline, elle vivait dans une entière retraite avec un vieillard respectable nommé John Care, qui avait reçu de sa mère mourante la sainte mission de veiller sur elle, mission dont il s'acquittait avec la tendresse et la vigilance d'un père. Mais ce n'était pas à lui qu'elle eût voulu confier ces petits chagrins de jeune fille dont l'aveu est parfois si difficile. Annah se contenta donc de maudire tout bas la fatalité qui la séparait de George, à l'heure même où elle avait tant compté sur lui pour soutenir, dans son innocent orgueil de fiancée, sa rivalité avec les autres fiancées du village. Elle avait si bien savouré d'avance le plaisir de se pavaner au milieu de ses compagnes, avec son jupon court, sa croix d'or et ses nattes blondes qui caressaient ses blanches épaules ; elle avait tant travaillé à se faire jolie, non pour elle, non pour tous ceux qui allaient la regarder, mais pour rendre George fier et heureux, — qu'un découragement cruel glaça son cœur quand cet espoir fut déçu, quand tout ce rêve s'évanouit. Encore, si elle avait pu le suivre !

Non ! Il lui fallait retourner au bal triste et seule, sans désir et sans but, et, pour jeter une dernière goutte dans cette coupe d'amertume déjà si remplie, il lui fallait mêler son chagrin à toute cette joie, confondre ses larmes avec ses sourires, et avoir devant ses yeux, durant la soirée entière, tout le bonheur insultant des autres. Et puis, un paysan curieux et bavard n'alla-t-il pas semer le bruit qu'au moment où George partait, Annah s'était mise à pleurer ? La nouvelle eut un succès immense. En moins d'un

quart d'heure, elle fut dans toutes les bouches, et quand Annah revint au bal, chacun put s'assurer, d'un coup d'œil charitable, qu'elle avait les yeux rouges et les traits renversés. Les plus méchants la plainquirent tout haut, et lui demandèrent, avec un hypocrite empressement, la cause de son chagrin. Les autres ne s'en occupèrent pas. Du reste, on regarda généralement l'abandon de George comme le signal d'une rupture, et cet événement, augmenté de tous les commentaires auxquels il devait nécessairement donner lieu, prêta un intérêt piquant à cette pauvre fête de Stone-Byres qui, sans cela, eût été assurément la plus monotone et la plus ennuyeuse du monde.

Cependant, comme les danses allaient cesser, George reparut, Annah s'élança vers lui, et la promenade qu'ils firent tous deux en causant et en se tenant par le bras, détruisit jusqu'à un certain point l'impression défavorable qu'avait produite l'absence de George. Annah ne songea d'abord qu'à donner un libre cours à sa joie, et à puiser dans cette minute tant désirée l'oubli de plusieurs heures de souffrance ; mais bientôt elle s'aperçut que George était froid et rêveur, et qu'il répondait à peine à ses questions. Peu à peu, elle parla moins... puis elle ne parla plus du tout. Alors ce fut George qui renoua l'entretien, mais d'une façon si pénible et si froide qu'elle comprit confusément qu'il ne lui parlait ainsi que par contenance et pour ne pas l'attrister. Un amer sanglot qui gonflait son cœur déborda dans ses paupières ; elle pleura. Qui le croirait ? George ne vit rien ; George n'entendit rien. George n'était plus lui-même. Il eût fallu pour deviner les tortures d'Annah l'intelligence sympathique qui vient de l'âme, et l'âme de George n'était plus en lui ; elle était perdue dans un rêve impossible ; elle s'en allait au hasard, ne sachant trop ce qu'elle cherchait, s'égarant en mille espérances confuses... et Annah voyait bien qu'il en était ainsi. Elle ne sentait plus l'étreinte si douce du bras de son fiancé. Alors elle se laissa prendre à une frayeur superstitieuse, et pensa que peut-être elle s'était trompée et que ce n'était pas lui. Elle le regarda à la dérobée. Hélas ! pauvre Annah ! c'était bien George, — mais George infidèle, George, moins son amour et son cœur.

Puis vint l'adieu, puis la séparation. Déjà ces deux âmes ne vivaient plus de la même vie. L'une se brisait, l'autre croyait renaitre. La malheureuse enfant, dévorée des premières atteintes de la jalousie, ne put même se soulager par l'oubli qu'apporte le sommeil. Trop de larmes empêchèrent les yeux de se fermer.

La nuit se passa, rapide pour lui, lente pour elle. Elle ignorait encore quel malheur elle devait redouter, mais elle comprenait qu'il y en avait un, prêt à la frapper dans ce qu'elle avait de plus précieux, l'illusion de son amour. George, au contraire, retrouva en fête son fantôme bien-aimé, et lorsqu'en s'éveillant, il voulut expliquer ses souvenirs, il se rappela qu'il avait rêvé de Lucy.

Au matin, le soleil transforma les pics grisâtres des montagnes en rouges créneaux de feu. Tout annonçait une journée plus belle encore que la précédente.

— Si nous allions visiter nos nouveaux voisins ? dit Burk à son fils en se levant. Le temps est superbe. Nous irons à pied et nous laisserons reposer Tom-Trick jusqu'à demain.

George aurait voulu que Burk ne mit jamais les pieds au château de Loch-Tall, mais la crainte de lui inspirer des soupçons et

peut-être aussi le désir qu'il avait lui-même d'y retourner, triomphèrent aisément de ses scrupules.

— Volontiers, répondit-il... Miss Lindsay compte d'ailleurs sur nous pour lui sauver les embarras d'une première installation.

— Raison de plus, dit Burk, pour n'y pas manquer.

Ils se mirent en route. A cent pas du village, ils aperçurent une jeune fille assise sur un tertre dont la verdure, obscurcie par les ombres d'un bois de frênes, allait se perdre tout au bas, dans les flots bouillonnants de la Clyde, Burk lui cria de loin :

— Bonjour, Annah !

George rougit de je ne sais quel sentiment de honte, et n'eut pas le courage de l'aborder : d'un geste spontané, tous deux détournèrent la tête en se saluant de la main.

Quand ils revinrent, quatre heures après, Annah était encore là, assise au même endroit, immobile, rêveuse, l'œil fixe. Elle avait passé tout ce temps à suivre de la pensée et du regard le torrent qui roulait à ses pieds.

MOLÉ-GENTILHOMME.

(A continuer.)

Les Beotlons de Paris.

ESQUISSE MORALE.

On peut classer les hommes sous ces deux étiquettes : — Gens qui pensent ; — Gens qui ne pensent pas.

Attique et Bétique.

Cette double nature se retrouve en tous lieux ; mais on conviendra que l'esprit hottentot doit différer, quant à la forme, de notre esprit européen ; et qu'aussi le crétin des Alpes a son cachet particulier au milieu de toutes les imbécillités du globe.

Même diversité sur une moindre échelle. La province, sans doute, a ses niais et ses beaux esprits ; mais Paris a les siens : collection d'indigènes ou de naturalisés.

Paris, d'abord, est le cerveau du corps social ; cerveau composé d'un million de fibres, et d'où la pensée, dont la province même a pu fournir les éléments, rejaille à celle-ci, remoulée, transfigurée, comme un métal sort du creuset, statue, colonne, candélabre, de lingot qu'il était.

Et, d'autre part, il est concevable que l'ontasement de si nombreuses inepties doit enfanter des prodiges de stupidité.

Tels sont les résultats moraux que notre but est d'esquisser. Nous nous bornerons, cette fois, à la catégorie des non-penseurs.

Je ne sais qui a dit que la bonté est la qualité de ceux qui n'en ont aucune. Le mot est dur, mais il est vrai souvent. Et c'est dommage. De là vient l'épithète de *bon enfant*, dont on se sert pour qualifier certains obtus.

J'ai connu, véritablement, une foule de ces braves gens pour qui le premier venu est un ami, un intime, un maître, un propriétaire. Espèces d'hommes à roulettes qui vont dès qu'on les pousse, où on les pousse, comme on les pousse. Ont-ils quelque fortune : voyez comme elle fonde ! Le matin, par exemple, ils prêteront cent louis à l'inconnu qu'ils rencontreront la veille ; le soir, ils solderont la carte du dîner auquel on les convia le matin.

De plus, ce sont les *grooms*, ce sont les nègres de tout le monde. Dites un mot, ils porteront vos lettres, allumeront votre feu, brosseront vos habits.

Que si, au milieu de la rue, il vous arrive, en gesticulant, de leur donner du poing dans le visage ; que si, dans quelque foule, vous leur fourez le coude bien avant dans les côtes, ou que, dans un salon, vous posiez lourdement votre pied sur le leur ; oh ! alors, vous ne sauriez croire à tout leur embarras ! Ils prendront au plus tôt l'initiative des regrets, et vous demanderont un million de pardons. *O altitudo !*

Voilà, pour l'ordinaire, l'origine de leurs liaisons. C'est par quelque bonne taloche que commencent leurs affections les plus tendres.

Eh bien ! ces excellentes, ces délicieuses gens, qui pousseraient la philanthropie jusqu'à cirer vos bottes, sont tous d'une effrayante absurdité. Sciences, beaux-arts, littérature, industrie, politique, tout leur demeure indifférent. Ils ont l'étrangeté d'habitants de la lune, qu'une commotion volcanique nous aurait expédiés de la veille.

Avec cela, pour peu qu'ils sachent votre nom, ils vous accrochent au passage, comme une borne, un sacre. Le seul moyen d'éviter le choc, c'est de faire un détour ; et fouette, cochier ! vous en serez quitte pour un coup de chapeau. Mais si vous souffrez qu'ils vous abordent, je vous plains. Ces gens-là sont gluants à force de bonté ; ils se collent à vous pour toute la journée.

Tel est l'építome de l'excessive bonhomie, de la bêtise succulente ; plante indigeste et sans parfum qui végète, il est vrai, sur toute la surface de notre civilisation, mais qu'à Paris seulement vous trouverez aussi saillante et pullulante. C'est que là, même, le chevalier d'industrie, ce dernier précepteur de l'humanité, est plus savant, plus abondant qu'ailleurs.

Au surplus, le total de l'ineptie parisienne se forme encore de bien autres zéros.

Je ne vous parlerai pas de l'épicier. Sa bêtise déjà est devenue proverbe. Et d'ailleurs, il se venge bien cruellement des sarcasmes de l'intelligence, ce grand fossoyeur de beaux-esprits, celui-là qui peut dire à tant de persifleurs, en jetant leurs dépouilles dans ses balances sépulcrales : "Que la cannelle, que la réglisse, que la cassonade te soit légère !"

Je ne vous parlerai pas davantage de la sottise prétendue des hommes de finances. Les banquiers de nos jours ressemblent à tout le monde, à cette différence près, qu'ils ont beaucoup plus d'argent que tout le monde.

Mais, avez-vous remarqué sur la partie faicnante de nos boulevards, dans la belle allée des Tuileries, sur le pavé des Champs-Élysées, parmi la poussière du Bois de Boulogne, aux premières places des théâtres, partout enfin où il y a du temps à se montrer ; avez-vous remarqué une population d'hommes, tout élégante, toute pimpante, tout odorante ? Voilà nos crétins ; non pas tous, mais beaucoup ; non pas avec de hideux goitres, des vêtements grossiers, et un public qui les vénère ; mais en beau linge, en fin loutiers. On s'arrête à les voir, tout ébahi qu'on est de leur façon d'aller, du phénoménal de leurs habits, de l'imprévu de leur coiffure. Leurs modes, vous le savez, ne sont pas celles d'aujourd'hui ; bien moins encore celles d'hier ; ce sont toujours celles de demain.

Du reste, on peut les comparer à de belles bourses d'étalage. Qu'y a-t-il au fond ? Du vide. Pas une idée, pas un centime intellectuel.

Et c'est ici le lieu de définir ce que nous entendons par une idée ; et conséquemment, par penseur et par non-penseur.

Je n'appelle point du nom d'idées, ces conversations toutes faites, ce langage au premier occupant, espèce de badigeon qui ne sert qu'à chemiser un sot, et à boucher les crevasses d'une journée oisive.

J'entends par idée, une perception de l'âme, non point grêle, indéfinie, tronquée, fugitive ; mais vive, nette, entière, et durable ; mais assez copieuse pour maintenir le cerveau dans un état de gonflement, et l'empêcher de s'affaisser sur lui-même comme une vessie qu'on prive d'air ; mais assez large et forte pour que la méditation puisse reposer dessus ; non pas enfin une leur, un crépuscule ; mais un beau jour, un jour tout-à-fait ; une pensée-mère, une pensée qui elle-même en contient mille autres ; qui soit le pivot autour duquel gravite, logiquement, un monde d'imaginaires secondaires ; le centre, le soleil d'un système intellectuel tout entier.

Eh bien ! de ces soleils, combien pensez-vous qu'il en brille sous le crâne pommade de ceux-là ? Pas un seul. Je n'en demande qu'un, et leurs yeux de verre, leurs yeux d'animals empailés lui seraient au moins de quelque feu. Leur figure en deviendrait moins cire, leur allure moins flasque, leurs paroles moins fades ; et leur cravate aussi serait plus tortillée. Au bal peut-être, au spectacle, au concert, où qu'on s'émouvent, ils s'émouvraient. Vous ne les verriez plus, au balcon d'un théâtre, nettoyer leur binocle ou mordiller leur

canne, alors que l'on pousse au parterre ; vous ne les verriez plus mettre et mettre leurs gants, ou s'ajuster les favoris, alors qu'on sanglotte au parterre ; froids à tout, impassibles, inaltérables, comme si, au milieu de cette électricité de rires ou de pleurs, leur bêtise était un trépid qui les isolât des commotions de la foule ! Je vous le dis, ils sont crétins, archi-crétins. Et c'est un point bien convenu : tout homme qui attend venir l'éternité, à se faire gentil, non point par coquetterie fortuite, ainsi qu'il a pu arriver à Voltaire lui-même, mais par fatuitisme et par désœuvrement ; tout homme qui se narcoïse et se sangle comme un cheval, cet homme là n'est pas né pour penser ; pas plus que le paon, pas plus que le coq-d'Inde. Son rôle aussi, c'est de faire la roue aux yeux des autres hommes.

Mais, place encore ! Voici l'espèce des balourds ; bêtes doublement circonflexes qui s'en tiennent à la grosse naïveté, à cette fille batarde de la sottise et du bon sens. Ce sont des hannetons : dès qu'ils volent, ils se heurtent la tête contre une vérité. Ils ne procèdent, en effet, que par vérités vraiment vraies, par vérités patentes : — "C'est aujourd'hui le 16 décembre, dans quinze jours ce sera le 1er janvier ; — Voilà un potage qui est brûlant ; — Napoléon est un homme célèbre."

Eh bien, à la bonne heure !

Parfois encore, ils se permettent la fine réflexion morale : — "Moi, j'aime ce qui est bon ; — On serait plus tranquille s'il n'y avait pas d'émeutes ; — Les hommes ne sont pas comme les femmes ; — La santé est le meilleur des biens."

Parfois aussi, la légère incartade dans les champs de l'imagination : — "Croyez-vous qu'il fasse beau demain ? — Savez-vous s'il gèlera cette nuit ?"

Parfois enfin, la nouvelle piquante. Ils se précipitent, le nez rouge de bise, dans un salon bien chaud ; et faisant le gros dos, claquant des mains, frappant du pied, décuplèrent tout net une conversation intéressante, pour dire : "Je viens de dehors ; il fait clair de lune."

En résumé, les gens de cette sorte paraissent n'avoir été créés que comme intermédiaires entre l'homme et la brute. Ce n'est pas tout-à-fait l'homme, mais c'est un peu mieux que le bœuf ; c'est l'orange-outang qui a reçu le baptême, qui est né non velu, et a fait ses études.

Et à propos d'études, il est bon de vous dire que la plupart de ces infortunés ont mérité et obtenu tous les prix du collège.

Nous possédons ensuite la grande famille des plagiaires ; idiots qui ne pensent point par eux, mais par autrui ; qui se servent de votre cerveau comme de votre chapeau, pour s'en coiffer, le leur manquant.

Première espèce : l'homme-jocko, qui parle quand vous parlez, qui se tait quand vous vous taisez ; qui, j'imagine, se couperait le cou, vous voyant attenter à votre. C'est un écho.

Dites : "La paix est une excellente chose, quand elle ne coûte pas plus cher que la guerre."

— "Oh ! oui, redira-t-il, pas plus cher que la guerre."

Dites : "La Régie nous vend du tabac qui ne vaut pas le diable !"

— "Oh ! non, redira-t-il, qui ne vaut pas le diable !"

Deuxième espèce : l'homme-perroquet, celui qui, chaque matin, ramasse ça ou là, dans quelque nouveau livre ou de la bouche même de quelque homme d'esprit, une tirade de pensées ; et s'en va, tant que dure le jour, la colportant dans vingt salons ; la disant presque à chaque borne, comme les orgues, les mélodies d'Auber.

Troisième espèce : l'homme-vautour, imbécile de proie qui s'engraisse de vous. Il n'est pas nécessaire, avec celui-là, que vous soyez un nouveau livre ou une bouche célèbre. N'importe quel, avisez-vous d'émettre en sa présence quelque chose de bien : oh ! mon Dieu ! c'en est fait ; c'est comme si vous aviez tiré votre montre devant quelque filou. Vous êtes volé de votre idée ; et, soyez-en bien sûr, avant qu'il soit demain, tout Paris la saura par cœur. Que si alors, soit occasion, soit amour-propre, il vous arrive d'en faire quelque part une seconde édition, ou vous regarde en souriant ; et vous passez pour le voleur. C'est agréable !

Mais il y a mieux. C'est devant vous qu'il vous braconnera, et vous ne direz mot. Je vous suppose dans un cercle, assis tout contre lui ; on

y parle opéra ; chacun donne la sienne, et vous, la vôtre. Vous dites même, non sans arrière-pensation, qu'avec "les jambes de Taglioni et les bras de Noblet, on ferait un talent accompli." Ensuite de quoi, vous attendez modestement l'effet de ces paroles. Malheureusement, vous êtes enroué, et vos paroles se sont perdues ; perdues pour vous, mais non pour lui, qui dominant toutes les voix : "On ferait un talent accompli, dit-il, avec les jambes de Taglioni et les bras de Noblet." Oh ! vraiment, vous ne vous flattiez pas : un murmure flatteur accueille ces paroles ; et comme vous êtes seul à ne pas applaudir, on vous regarde comme un obtus, comme un homme incapable de saisir la finesse des choses. Qui sait ? peut-être même il aura l'obligeance de vous répéter votre idée, pour vous en faciliter le sens.

Parmi les parasites de l'intelligence, il en est de fort sobres, qui ne vivent que de miettes. Une locution nouvelle, un tour original, un mot, un rien suffit à leur consommation. C'est ainsi que les jeunes hommes, les hommes de style et de pensée, les hommes complets ou incomplets, les livres puissants, les drames achevés, les pitifs ! les merci ! les oh ! que non pas ! et mille autres formules, qui sont fort bonnes en leur place, ont servi de pâture à la tourbe affamée. C'était de la pomme de terre à l'usage de tous les pauvres d'esprit. Avec cela on vivote, on pensotte.

Enfin, il en est quelques-uns qui se sont fait, des banalités de la presse, un petit vocabulaire applicable à toutes les phases de la politique. Avec eux c'est toujours : "L'horizon s'obscurcit ; le ciel se couvre de nuages ; l'avenir est gros d'événements ; nous sommes sur un volcan, etc."

Tous, pauvres hommes ! qui s'imaginent que la pensée est dans les mots, dans les locutions, dans Boiste ou dans Noël ! Oui sans doute, elle est là : comme il y a des Panthéon, dans les carrières de Montrouge.

Or, il n'est pas d'artiste ou d'homme de lettres, tant soit peu famé, qui n'ait son muséum de pique-assiettes moraux. C'est un singulier peuple, un étrange amalgame, que ce tas de circuleurs, qui obstruent, l'encensoir à la main, tous les temples de la renommée ! Amis, ennemis, admirateurs, dépréciateurs, toute la myriade des curieux, toute la nuée des écornifleurs, tout s'y trouve, et mille autres. C'est ce qu'on appelle le public intime. Ce sont les planètes du génie. Cela gravite, et voilà tout.

Eh bien ! dans cette foule, vous distinguerez une millième espèce de non-penseurs ; espèce malheureuse, qui n'a d'esprit que juste assez pour sentir bien qu'elle n'en a pas. C'est l'homme-autruche, l'homme qui a l'instinct de sa nullité, qui en rougit, et vient la cacher là, parmi les beaux-esprits, espérant qu'on ne l'y verra point.

Ces prolétaires intellectuels ne demanderaient pas mieux que d'avoir des idées. Hélas ! ils sont bien tout ce qu'ils peuvent pour s'en procurer. C'est afin qu'on les en aumône, qu'ils recherchent particulièrement les aristocrates de la pensée, les grands propriétaires de réputations. Ils se flattent, en choquant leur petite âme contre la leur grande, d'en faire jaillir quelque étincelle. Sitôt qu'un nouveau nom se met à flamboyer, vite, ils s'empressent à l'entour, comme des papillons nocturnes autour de ce qui luit. Ils ont vu de la sorte toutes nos célébrités en pantoufles, toutes nos fortes têtes sur l'oreiller.

Et pourtant, ils sont là, dès le matin, dans ce conflit d'étourdissantes idées, comme un eunuque au milieu d'un sérail : impuissants à penser, silencieux et tristes ; tristes d'eux-mêmes.

LOUIS DESNOYERS.

(A Continuer.)

ETUDES HISTORIQUES.

Nous avons trouvé, il y a quelques jours, dans un journal publié à Paris, le morceau suivant écrit, comme on peut le voir, par un de nos compatriotes. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en le reproduisant. Ils admireront, comme nous, les vues profondes, hautes et larges de l'auteur, sur la philosophie de l'histoire et la tendance de la civilisation européenne. Il est bien à

souhaiter, pour l'honneur du nom Canadien, que des intelligences capables de pareilles productions, continuent d'écrire. Elles seraient alors utiles, non seulement au cercle étroit qui les entoure, mais encore à la société entière et au pays, en relevant, aux yeux des nations étrangères, le caractère national de la population Canadienne, et aussi en aiguillonnant par leur exemple, d'autres à marcher sur leurs traces et à se livrer à de semblables travaux. Voici ce que disait le Rédacteur de la Revue Parisienne en offrant à ses lecteurs, cet admirable discours.

[Nos lecteurs ne liront pas sans intérêt le discours suivant qui a été prononcé récemment, à une distribution de prix, par un élève du petit séminaire du Canada, et que nous devons à la communication obligeante d'un de nos abonnés d'outre-mer.

On y verra avec une véritable satisfaction le caractère et la force des études historiques faites sous la direction du clergé canadien, et la manière dont les grands événements de l'histoire moderne, et en particulier de la France, sont appréciés à trois mille lieues de nous, dans un noble pays qui, en passant sous une domination étrangère, n'a pu oublier l'illustre origine qui en fit autrefois une terre française, et a si dignement conservé les pures traditions de la religion, des mœurs, de la langue et de la littérature de sa première patrie.

Voici ce discours dont nous regrettons de ne pouvoir nommer l'auteur]:

Discours sur l'Histoire.

Reporter sa pensée vers les âges antiques, et la ramener à la suite des générations qui ont passé sur la terre; voir dérouler à ses yeux le spectacle des événements qui, en scènes successives, forment le drame du monde; vivre en idée avec les hommes célèbres de tous les temps, admirant leurs vertus ou détestant leurs crimes; assister à la formation des empires, en suivre les développements; entendre, pour ainsi dire, les secousses qui ont fini par les faire tomber en ruines, voilà ce que fait celui qui livre son esprit à l'étude de cette science qui raconte les événements passés, c'est-à-dire, à l'étude de l'histoire.

Source de connaissances aussi instructives qu'agréables, base nécessaire de toutes les sciences sociales, leçon vivante de préceptes et d'enseignements salutaires, voix du passé qui parle à l'avenir, matière féconde offerte aux observations du philosophe, aux travaux du littérateur, aliment de la science et de l'art, l'histoire est une partie essentielle de la haute éducation. Sans elle, il n'y a point d'homme instruit. Quiconque ne connaît pas le passé, doit comprendre peu le présent, et ne rien voir dans l'avenir. L'histoire jette partout une lumière qui éclaire tous les domaines de la science, et se reflète sur les divers ordres des connaissances humaines.

Une étude aussi importante devait entrer parmi les objets de nos travaux. Aussi, chacune de nos années scolastiques nous présente quelques parties de l'histoire. C'est d'abord l'histoire sacrée, puis successivement l'histoire ancienne, l'histoire de Rome, celle de notre propre pays, et celles des nations célèbres auxquelles nous tenons par des liens d'origine ou d'association politique, c'est-à-dire, l'histoire de France et d'Angleterre, auxquelles viennent se mêler tous les grands faits de l'histoire moderne.

Mais l'étude de l'histoire n'est pas la simple connaissance des événements. Elle doit faire connaître le principe qui les a produits, l'effet qui en est résulté. Aussi, ne convient-il pas, lorsqu'on a parcouru les annales des siècles divers, de se demander qu'elle a pu être la raison

des faits accomplis? A parler vrai, les faits ne sont que les formes extérieures d'un grand ensemble d'idées. Il faut savoir distinguer la pensée qu'ils expriment. L'histoire, sous le point de vue philosophique et social, doit dérouler les effets des lois qu'avait à subir l'humanité dans son passage sur la terre. Elle doit être l'expression de la pensée de la Providence. On a droit de lui demander qu'elle manifeste particulièrement les desseins du régulateur suprême dans les grands événements, les révolutions sociales.

A quel but marchent les faits? Cette question, celui qui étudie l'histoire de la société, doit la poser, et tâcher de la résoudre.

Qu'il nous soit permis, à nous qui, dans le cours de nos études, avons parcouru les annales des nations, de passer dans une revue rapide les faits saillants de l'histoire moderne, en examinant quelle a pu être la raison de leur accomplissement sous le point de vue providentiel.

Ainsi considérée, l'histoire devra nécessairement se rattacher à la religion, et même elle n'est explicable que par elle. Si elle n'indique pas la pensée divine, telle que la révélation nous aide, par ses lumières, à la connaître, alors elle n'est qu'un ensemble de faits qui paraissent sans cause, c'est une suite de phénomènes sans explication possible, c'est une lettre morte, c'est un hiéroglyphe dont la signification est ignorée.

Après avoir prêché l'Évangile, Jésus-Christ laisse sa Croix sur la terre. C'est l'étendard sous lequel le monde doit marcher à la civilisation. Il y aura plus ou moins de bonheur pour la société, suivant qu'on suivra de plus ou moins près ce drapeau: les transformations sociales, les grandes commotions politiques n'arriveront que pour faire avancer l'humanité dans les voies du progrès, sous les auspices de la religion: l'étendard sacré ne paraîtra s'incliner quelquefois au milieu des luttes, que pour se relever plus glorieux, et dominer les peuples de sa salutaire influence.

Voilà la pensée de la Providence, telle que les faits semblent l'avoir manifestée.

Donnons-nous quelques instans le spectacle du monde.

À l'avènement du Christ, Rome régnait sur l'univers. Les nations formaient une grande unité politique. C'était afin que l'Évangile pût se publier avec moins d'obstacles. Aussi l'établissement de la religion se fit-il avec la rapidité la plus étonnante.

Cependant la ville maîtresse du monde avait dès lors répudié la liberté pour se livrer au despotisme impérial. Ce peuple, si fier de son indépendance, était devenu le jouet des cupides sanguinaires de tyrans cruels ou imbéciles. L'orgueil des nations comme celui des individus est toujours puni par une humiliation honteuse. D'une autre part, une immense dépravation de mœurs avait infecté la société romaine: elle tombait pourrissant de corruption. Un pêcheur, envoyé par le fils du charpentier mis à mort à Jérusalem, vient s'établir au centre de l'empire pour le régénérer. Néron déclare la guerre à la doctrine nouvelle. Neuf de ses successeurs réitérèrent cette déclaration. Alors commence un combat qui pendant trois siècles est le principal événement de l'histoire. Que sont en effet ces batailles que les empereurs donnaient sur quelques frontières menacées, ou ces luttes intestines que des soldats se livraient pour s'arracher le couronne? Les guerres qui ont eu le plus de retentissement dans la postérité furent celles qu'eurent à soutenir contre le fer de Domitien, de Dèce, de Dioclétien, les disciples du Christ.

Voyez quel spectacle: les chrétiens allumés vifs servent de flambeaux pour éclairer les nuits de Rome; ils deviennent l'aliment ordinaire des tigres et des lions de Colysée; les bourreaux se fatiguent à couper leurs têtes: l'industrie de la cruauté s'épuise à inventer de nouveaux supplices. Un empereur redoublant les coups de la persécution se lève et s'écrie: j'étendrais le nom chrétien. Quelques années après, le christianisme est triomphant. La croix qui a brillé au sommet des aîres, resplendit glorieuse sur le trône des Césars. Rome est chrétienne. Cessant d'être la capitale du monde politique, elle devient aux yeux de tous, la capitale du monde spirituel.

Constantin, en transférant le siège de son empire à Byzance, obéissait, à son insçu, à une loi qui établissait que le représentant du Christ devait régner seul dans la ville éternelle. Cepen-

dant la société romaine avait été condamnée à périr. Il devait être effacé de la liste des peuples, ce peuple qui avait écrasé le monde sous le poids d'une si horrible tyrannie, et qui s'était baigné avec une joie si féroce dans le sang des martyrs. Son heure suprême avait sonné à l'horloge des décrets éternels: "Dieu: lève pour le détruire l'armée des barbares. Toutes les hordes du nord de l'Europe et de l'Asie reçoivent l'ordre de marcher. Ces conscrits du Dieu des armées s'avancent pour exécuter ses vengeances."

Voyez-lux, ces peuples aux regards féroces, aux cœurs avides de sang et de ruines, se ruant sur un empire tombant en dissolution. Le fléau dévastateur s'avancant grandissant des débris qu'il accumulait sous ses pieds. Dans sa puissante étreinte expiraient éteintes toutes les institutions anciennes. Que va devenir l'antique civilisation devant ces barbares dont l'esprit ne connaît d'autre beauté que la sauvage horreur des forêts, bercées de leur empire; dont le cœur ne se ravit qu'à l'aspect du sang qui inondant les plaines, rend témoignage de leur valeur; dont l'oreille ne s'ouvre que pour frémir au retentissement de leurs armes, ou au bruit des empires se fracassant sous leurs coups?

Ces peuples ne venaient pas seulement pour être les exécuteurs de la sentence portée contre l'empire romain. Destinés à former les sociétés modernes, ils étaient appelés, eux aussi, à la connaissance du vrai culte, et par son moyen, aux avantages de la civilisation. La religion entreprend de dompter le génie féroce des nouveaux conquérants. La voici aux prises avec le vandalisme et la barbarie. Bientôt elle voit l'étendard de la foi recevoir partout l'hommage de nations jusqu'alors indomptées. Et puis, elle travaille à retremper à sa source bienfaisante le génie de ces peuples, et à leur enseigner la justice, les lois et l'art de la société.

Mais il fallait opposer une digne puissance au torrent du vice et du despotisme qui, découlant de la barbarie originelle, se gonflait quelquefois au point de produire d'horribles désastres. Une autorité puissante, irrésistible, devait exister pour en imposer à ces nations longtemps encore impatientes du frein de l'ordre. La Papauté devait être nécessairement ce pouvoir souverain. Mais pour cela il fallait que le pontife fût indépendant de toute autorité humaine: il ne convenait pas qu'il fût sujet d'un prince de la terre.

Dieu appelle une nouvelle race sur le premier trône du monde. Le roi nouveau dont le Pape a proclamé le droit sans contestation, accourt bientôt aux portes de Rome; il la délivre pour un temps de la crainte d'un ennemi inquiétant, et fait don au pontife et de la ville et du territoire sur lesquels il exerçait depuis longtemps une domination que la nature des circonstances lui avait insensiblement donnée.

Cela ne suffit pas. Il faut une main plus puissante pour fonder le pouvoir temporel des papes. Il faut aussi qu'il se forme un vaste empire qui réunissant, pour quelque temps, les peuples sous une même autorité, les soumette à des lois sages et conservatrices.

A lors un homme paraît. Il brandit sa puissante épée aux yeux des nations qui s'effraient. Puis, à tous les peuples, à tous les princes en qui il croit avoir des ennemis de sa race et de sa religion, ou des violeurs des lois éternelles et de l'équité, il crie: MALHEUR! et il part comme l'éclair, il vole d'un bout de l'Europe à l'autre: la victoire se fatigue à le suivre; partout sur son passage c'est la conquête. Lombards, Saxons, Bavares, Maures d'Espagne, Esclavons, Danois, peuples barbares du nord de l'Europe, tous le voient passer, tremblent, s'inclinent devant son épée et disent: nous sommes à vous; un empire puissant est constitué; le chef de l'Église voit sa souveraineté confirmée de la manière la plus solennelle. A son tour, il proclame le vainqueur de l'Europe empereur d'Occident. Cependant le conquérant, au milieu de ses victoires, donnait à ses peuples la plus sage législation, ressuscitait la science, faisait régner partout les lois de la justice, et offrait l'exemple de toutes les vertus de la religion. Aussi la grandeur de son existence fut perpétuée dans le souvenir du monde, par le nom que lui donnèrent les nations. Tel fut le type du souverain chrétien, que Dieu forma, et qui eut nom CHARLEMAGNE.

(A continuer.)

BIOGRAPHIE.

John Caldwell Calhoun.

John Caldwell Calhoun est né le 18 mars 1782, au district d'Abbeville, dans la Caroline du Sud. Sa famille est d'origine irlandaise. Établie d'abord dans la Pensylvanie, elle passa, en 1756, dans la Caroline du Sud, où elle eut à lutter, durant un grand nombre d'années, avec les Cherokees. Dans une surprise, la plus grande partie de la famille fut massacrée. Le père, élevé dans les forêts, était un hardi pionnier, habitué à lutter de ruse et d'audace avec les Indiens ; mais, contrairement aux habitudes de cette classe de colons qui, en chassant devant elle les sauvages, les remplace souvent par des mœurs qui ne sont guère moins barbares, il avait du goût pour les lettres, et quoiqu'il eût passé toute sa vie éloigné du commerce des hommes, il s'était instruit dans la littérature anglaise. Aussi voulut-il que ses enfants reçussent une aussi bonne éducation que possible. Après avoir enseigné à John Calhoun à peu près tout ce qu'il pouvait lui apprendre, il l'envoya, vers l'âge de treize ans, à l'académie qui avait le plus de réputation dans les États du sud de l'Union.

M. Calhoun avait hérité des goûts de son père. Il aimait l'étude et s'y livrait avec une si grande ardeur, que sa santé en fut gravement altérée ; on craignit un moment qu'il ne perdît la vue. Sa mère, alarmée, car il avait perdu son père depuis peu, le rappela dans la maison paternelle, où grâce à la force de la jeunesse et à l'éloignement de tous moyens d'étudier, il recouvra promptement la santé. Comme il ne pouvait rien être à demi, il se passionna pour tous les exercices du corps. Bientôt on le cita comme le plus intrépide et le plus aventureux chasseur de tout le pays. Mais, tandis qu'il s'était résolu à se faire fermier, son frère aîné, qui habitait Charleston, fut surpris, dans une visite qu'il fit à sa mère, des énormes dispositions de Calhoun, et il le décida à reprendre ses études et à embrasser une carrière où il pût développer les heureuses qualités dont l'avait doué la nature. M. Calhoun se rendit à ces conseils, entra dans un collège et recommença ses études à dix-huit ans. Ses progrès furent si rapides, qu'on moins de deux ans il avait réparé tout le temps perdu. Après avoir étudié la pratique des lois, il se fixa, en 1807, dans la Caroline du Sud, où il surpassa bientôt en réputation tous les légistes du pays, comme il les surpassait en talent et en habileté. Ses succès lui ouvrirent l'entrée de la législature de l'État, où il ne se distingua pas moins.

En 1811, la confiance de ses concitoyens l'introduisit dans la Chambre des Représentants. Sa célébrité l'y avait devancé. Il prit une grande part aux débats qui précédèrent la déclaration d'hostilités entre les États-Unis et l'Angleterre. On cite un discours qu'il prononça dans cette circonstance comme un des plus éloquentes qui aient été prononcés dans le congrès américain. Tout d'une voix il fut porté, malgré sa jeunesse, à la tête du parti qui voulait la guerre dans la Chambre des Représentants. Dès cette époque, il se prononça vivement contre le système restrictif qu'il croyait ne convenir ni au génie du peuple américain, ni à celui du gouvernement, ni au caractère géographique du pays. Il combattit avec beaucoup de force cette politique qui, selon lui, entraînait avec elle des lois arbitraires et vexatoires.

À la fin de l'année 1817, M. Calhoun fut appelé par M. Monroe aux fonctions de mi-

nistre de la guerre. Six années passées dans le congrès avaient mis le sceau à sa réputation d'orateur. Pendant sept années qu'il demeura à la tête du département de la guerre, il développa les qualités solides de l'administrateur ; il combla un énorme arriéré, satisfait à toutes les pensions, réduisit les dépenses au strict nécessaire. Néanmoins, il trouva le loisir de rédiger des rapports sur beaucoup de questions très-graves. C'est à lui que les États-Unis doivent l'admirable système de fortifications et de défense dont le général Bernard a doté le territoire de l'Union.

À l'expiration du second terme de la présidence de M. Monroe, le nom de M. Calhoun fut placé sur la liste des candidats. Pour éviter que le hasard de l'élection ne fût abandonné au choix du congrès, il se retira ; mais il fut nommé à l'unanimité vice-président, tandis que M. Adams était élevé à la présidence. Aux élections suivantes, le général Jackson fut nommé président et M. Calhoun fut réélu vice-président. Dans cette place éminente, il remplit ses devoirs avec une impartialité et une habileté singulières. Il se trouvait dans une situation très-délicate, surtout dans les fonctions de président du Sénat. On le savait l'adversaire politique de l'administration, et chaque jour les débats lui offraient des embarras dont il savait toujours se tirer adroitement et sans compromettre sa dignité.

Neus avons dit plus haut que, dès son entrée dans la carrière politique, M. Calhoun s'était prononcé contre ce que l'on appelle le *système américain*. En cela, M. Calhoun partageait les sentiments de l'État où il avait vu le jour, et qui dans toutes les circonstances l'avait choisi pour son représentant dans le congrès. Le tarif établi en 1828 blessait profondément les intérêts de la Caroline du Sud ; M. Calhoun se porta le champion de ses réclamations. Selon lui, cet acte violait le pacte fédéral, en portant atteinte à la souveraineté des États et à leurs droits ; il était inconstitutionnel, et, comme tel, les États intéressés pouvaient, en vertu du droit qui leur était accordé par la Constitution fédérale, le déclarer nul et non obligatoire. Cette doctrine porte le nom de doctrine de la *nullification* ; ses fondements reposent principalement sur les principes émis dans les résolutions de la Virginie et du Kentucky, rédigées par Madison et par Jefferson, et considérées comme faisant partie du droit public de l'Union. Pendant plusieurs années, les opinions des deux partis, des partisans et des adversaires du tarif, furent discutées dans le congrès. Voyant qu'on ne faisait aucun droit à ses réclamations, la Caroline du Sud résolut de se servir de tous les moyens que la Constitution lui mettait entre les mains pour faire triompher la cause qu'elle représentait. Une convention fut élue par les habitants de l'État, qui, en sa qualité de représentant de la souveraineté de la Caroline du Sud, déclara les mesures restrictives inconstitutionnelles, nulles et sans valeur. Aussitôt M. Calhoun se démit de la vice-présidence, reçut une place dans le Sénat, et se présenta comme l'avocat de la cause de son État, qu'il regardait comme la cause de la liberté et de la Constitution. Sur ce théâtre, M. Calhoun développa les plus admirables qualités d'orateur. L'opinion qu'il défendait presque seul était impopulaire dans le pays, et peu s'en fallut qu'on ne la regardât comme un acte de trahison. Il y avait seize ans qu'il n'avait pas paru dans une assemblée publique, et cependant, pour lutter contre l'opinion, contre l'administration, contre l'éloquence réunie de M. Clay et de M. Webster, il trouva en lui des ressources ex-

traordinaires. Dans cette lutte inégale, il serait difficile de prononcer lequel de M. Calhoun ou de M. Webster l'emporta. Leurs discours sont des modèles de logique, de force, de pathétique.

Pendant quelques instants on craignit que cette lutte de parole ne se changeât en une lutte plus dangereuse. Le président des États-Unis, quoiqu'il penchât pour la Caroline du Sud, fut forcé par l'opinion publique de menacer cet État de faire exécuter par les armes la loi du Congrès. De son côté la Caroline du Sud se prépara à soutenir de la même manière ses intérêts et ses opinions. Heureusement, M. Clay apaisa cette querelle par un compromis ; la paix fut rétablie dans l'Union, et c'est ici que s'arrête pour nous la carrière politique de M. Calhoun. On annonce qu'il se porte comme candidat à l'élection présidentielle qui va avoir lieu prochainement.

M. Calhoun est d'une grande taille et d'une constitution robuste. Ses manières sont pleines d'aisance, de simplicité et de cordialité. Tous ceux qui l'ont connu disent qu'il est d'un commerce agréable, facile, accessible à tous, et que dans la conversation il est aussi éloquent qu'à la tribune. C'est un grand éloge, car ses discours sont très-remarquables. Malgré un style sentencieux, il excelle dans la discussion. Sa parole est forte, ardente, rapide et grave tout à la fois. On sent qu'il est pénétré de ce qu'il dit, et qu'il serait prêt à le soutenir de son sang. M. Calhoun peut, à bon droit, être considéré comme l'un des plus grands hommes d'État américains de notre temps. Sa vie privée, qui est irréprochable, ne dément pas un si beau caractère : intègre, désintéressé, de mœurs sévères et frugales, courageux, il est le digne descendant de Washington et de Jefferson, aussi bien que de Franklin.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

Astronomie.

QUELQUES PARTICULARITÉS CURIEUSES RECUEILLIES SUR LE SYSTÈME SOLAIRE.

SUR LE SOLEIL.

Le soleil est à 95,000 milles de la terre. Il est un million de fois plus gros que le globe que nous habitons. Une tourte dont le vol est aussi rapide que celui d'aucun oiseau, parcourt à peu près deux milles par minute ; à ce compte là, supposant qu'elle ne s'arrêtât ni jour ni nuit, il lui faudrait au moins 100 ans pour se rendre de la terre au soleil. Il a 883,000 milles de diamètre, et 2,700,000 milles de circonférence. Une voiture qui voyagerait sur un chemin à lisse (*railroad*) à raison de 20 milles à l'heure, mettrait 18 ans à faire le tour du soleil.

SUR MERCURE.

Sa distance du soleil est de 37 millions de milles. Il met 24 heures à faire sa révolution autour du soleil, et sur lui-même, c'est la plus petite de toutes les planètes. Il tourne autour du soleil, à raison de 100,000 milles par heure, ce qui fait 315 milles par chaque battement de notre cœur. La lumière du soleil, y est beaucoup plus grande que sur la terre, et il y fait sept fois plus chaud que sur notre globe, sa distance du soleil, étant dans cette proportion. S'il y a de l'eau dans Mercure, elle doit, de suite, se convertir en vapeur ; et le plomb et l'étain, supposant aussi qu'il s'en trouve là, doivent être constamment en état de fusion.

SUR VÉNUS.

Sa distance du soleil est de 68 millions de milles. Elle est un peu plus petite que la terre ; elle tourne sur elle-même en 24 heures. Ses jours et ses nuits sont à peu près de la longueur des nôtres. Sa révolution autour du soleil, est de sept mois et demie ; son année n'a pas, tout à fait, les $\frac{2}{3}$ de la nôtre. Sa course, dans son orbite, est à raison de 76,000 milles par heure. Il y fait deux fois aussi chaud et deux fois aussi clair que sur la terre. La lumière de Vénus est très blanche ; cette planète paraît plus grosse qu'aucune autre, parce qu'elle est plus près de nous.

SUR LA TERRE.

La terre est à 95 millions de milles du soleil. Elle parcourt son orbite autour de cet Astre, en 365 jours, faisant, à peu près, 370 millions de milles par an ; à peu près, 1,616,000 milles par jour, 67,000 milles à l'heure, à peu près 1120 milles par minute, ce qui vous donne 19 milles à chaque battement de cœur. Sur elle-même, elle tourne à raison de 1000 milles par heure. Elle a 25,000 milles de circonférence, et son diamètre est de 8,000 milles. Elle tourne de l'ouest à l'est. Elle a une lune.

SUR MARS.

Mars est à 144 millions de milles du soleil. Il tourne sur lui-même, une fois toutes les 25 heures ; par conséquent, ses jours et ses nuits sont un peu plus longs que les nôtres. Il fait sa révolution autour du soleil, dans l'espace de deux ans, à peu près. Il parcourt son orbite, à raison de 55,000 milles à l'heure. Il y fait beaucoup plus froid et beaucoup plus noir que sur la terre. Sa couleur est d'un rouge remarquable.

SUR JUNON, CÉRÈS, VESTA, PALLAS.

Distance du Soleil.

Vesta, 225 millions de milles ; Junon, 252 millions ; Pallas, à peu près 263 millions, et Cérès 265 millions.

REVOLUTIONS.

Autour du soleil. Sur elle-même.

Vesta.....3 ans et 8 mois..... inconnue.
Junon.....4 ans et 4 mois..... 27h. supposée.
Pallas.....4 ans et 7 mois..... inconnue.
Cérès.....4 ans et 7 mois..... inconnue.

SUR JUPITER.

C'est la plus grande de toutes les planètes ; son diamètre est de 95,000 milles, il est mille fois plus gros que la terre. Il fait sa révolution au tour du soleil, en 12 ans, et sur lui-même, en un peu moins de dix heures ; ses jours et ses nuits, par conséquent, ne sont pas même une moitié aussi longs que les nôtres. La lumière y est vingt-cinq fois moins grande que sur la terre. L'eau, s'il y en a, doit toujours être gelée. Il y fait toujours noir, même dans le jour. Il y a quatre lunes ou satellites, dont la plus grosse l'est autant que la nôtre. La moins éloignée fait sa révolution en deux jours, et la plus éloignée en dix-sept jours, à peu près.

SUR SATURNE.

Il fait sa révolution dans à peu près l'espace de 30 ans, et tourne sur lui-même, une fois toutes les dix heures et quelques fractions. Il y fait 80 fois plus froid que sur la terre. Il a 78,000 milles de diamètre, et sa grosseur excède celle de toutes les planètes, à l'exception de Jupiter. Il a sept lunes ou satellites qui font leurs révolutions au tour de

lui, les unes plus, les autres moins longues ; la moindre est d'un jour, la plus considérable est de 80. Il a deux anneaux qui tournent au tour de lui, de l'ouest à l'est, et complètent leurs révolutions en dix heures. De la surface de la planète, au bord intérieur de celui des anneaux qui est le plus près d'elle, il y a à peu près, 34,000 milles.

SUR URANUS.

On ne savait que peu de chose, sur cette planète, avant 1781, époque à laquelle le Dr. Herschel découvrit qu'elle tournait autour du soleil. Tantôt on l'appelle Herschel, et tantôt on lui donne le nom d'Uranus. Il fait sa révolution autour du soleil en 84 ans. L'on ignore l'étendue de sa révolution sur lui-même. L'on suppose qu'il fait beaucoup plus froid dans cette planète que sur la terre, et que la lumière est 360 fois moindre que sur notre globe. Il a 6 lunes dont on connaît fort peu de chose. Il parcourt les espaces, à raison de 240 milles par minute.

SUR LES ÉTOILES FIXES.

Elles sont à des millions, et des millions et des millions de milles de nous et du soleil. L'oiseau dont le vol serait le plus rapide, ne s'y pourrait rendre dans des millions d'années.

SUR LA LUNE.

Elle est 50 fois plus petite que la terre, et est à 247,000 milles de nous. Il faudrait à un oiseau à vol rapide, 80 jours et 80 nuits, pour parvenir de la terre à la lune, en supposant qu'il ne s'arrêtât pas dans sa course. Elle tourne sur elle-même dans à peu près 29 $\frac{1}{2}$ jours, autour de la terre. Son mouvement est de l'est à l'ouest.

RÉSUMÉ DU SYSTÈME SOLAIRE.

Mercure.....	1
Vénus.....	1
La Terre et la Lune.....	2
Mars.....	1
Junon, Cérès, Vesta et Pallas.....	4
Jupiter et 4 lunes ou satellites.....	5
Saturne et 7 lunes ou satellites.....	8
Uranus et 6 lunes ou satellites.....	7

En tout..... 29

C'est à dire, 7 grandes planètes, 4 astéroïdes, 18 lunes ou satellites.

Nous livrons ce qui précède, à l'examen et surtout à la réflexion du lecteur, persuadé, comme nous le sommes, qu'un peu de méditations sur la cause créatrice, motrice et conservatrice de cet admirable mécanisme, est bien propre à conduire à des conclusions salutaires.

M.

Histoire de mon oncle.

Il y a déjà longtemps de cela ; c'était du temps des voyageurs, du temps que, tous les ans, il partait de nos villes et de nos campagnes un essaim de jeunes Canadiens pour les *Pays d'en haut*, (c'était le nom). Alors tous les jeunes gens qui avaient l'esprit et les goûts tant soit peu tournés du côté des aventures, s'engageaient à la société du nord-ouest. Après quelques jours de fêtes pour s'étourdir sur les travaux et les privations qui les attendaient, ils disaient un dernier adieu à leurs parents et à leurs amis, et partaient. L'amour aussi, pour plusieurs, était la cause de ces longs et pénibles voyages sur nos fleuves et à travers nos épaisses forêts de l'ouest. Celui-ci, mal-

traité par sa maîtresse, allait, le désespoir au cœur, se venger de son malheureux destin sur le castor, la martre et l'original, qui peuplaient alors les bords de nos lacs et de nos rivières. Celui-là, plus heureux dans ses amours, mais disgracié par la fortune, allait passer quelques années dans le nord-ouest et revenait avec des épargnes suffisantes pour réaliser ses plus douces espérances.

L'ancien marché de Montréal, les auberges avoisinantes étaient le rendez-vous de cette jeunesse vigoureuse. Après avoir entamé, et, quelquefois même, épuisé les avances qu'ils recevaient, et après s'être munis d'un couteau de poche, d'un briquet et d'une ceinture fléchée, (ce dernier article était indispensable), nos jeunes voyageurs partaient, en chantant, pour se rendre à Lachine, le cœur gros d'amour, de larmes et d'espérances. Là, on s'embarquait en canot, et, comme le chant donne de la force et du courage, rend plus heureux encore ceux qui le sont déjà, et berce dans de douces rêveries ceux qui n'ont pas le cœur à rire, on entonnait la vieille romance, *A la claire fontaine*. De ces tems-là datent toutes nos jolies chansons de voyageurs, ces romances, ces complaintes qui, pour manquer quelquefois de rime ou de mesure, n'en sont pas moins des plus poétiques. L'on n'était pas seulement poète alors, l'on était aussi musicien. Eh quoi de plus gracieux, de plus naïf que tous ces airs de nos chansons de voyageurs, *A la claire fontaine, Derrière chez ma tante, En roulant, ma boule roulant* ! Nombre d'artistes européens s'en feraient honneur à cause de leur simplicité et de leur naturel.

Nos voyageurs voguaient toute la journée, prenant l'aviron chacun son tour. Le soir arrivé, on abordait dans la première petite anse venue, l'on faisait du feu et l'on suspendait la marmite à un arbre. Après le repas, qui se composait de lard salé et d'un bicuit sans levain, chacun allumait sa pipe, et ceux d'entre les voyageurs qui avaient déjà fait la même route racontaient aux jeunes *conscrits* leurs aventures. L'un, exactement à la même place où l'on allait passer la nuit, avait vu, un an auparavant, un serpent plus ou moins gros, selon que son imagination le lui avait plus ou moins grossi. L'autre avait vu, à l'entrée de la forêt, un animal d'une forme extraordinaire, comme il ne s'en était jamais vu et comme il ne s'en verra, probablement, jamais ; un autre, et c'était pis encore, avait vu, au milieu de la nuit, par un beau clair de lune, et il ne dormait certainement pas, un homme d'une taille gigantesque, traversant les airs avec la rapidité d'une flèche. Venaient ensuite des histoires de loups-garoux, de chasse-galerie, de revenants, quo sais-je ? et mille autres histoires de ce genre. Ce qui ne contribuait pas peu à disposer les plus jeunes voyageurs à en voir autant, et plus s'il eût été possible.

D'ailleurs, tout, dans ces expéditions lointaines, tendait à leur exagérer les choses et à les rendre superstitieux. La vue de ces immenses forêts vierges avec leurs ombres mystérieuses, l'aspect de nos grands lacs qui ont toute la majesté de l'océan, le calme et la sérénité de nos belles nuits du nord, jetaient ces jeunes hommes, la plupart sans instruction, dans un étonnement, dans un vague indéfinissable, qui exaltaient leur imagination et leur faisaient tout voir du côté merveilleux.

Pourtant, quant à ce que je vais vous conter, vous lui donnerez le titre que vous voudrez ; vous le nommerez histoire, conté ou légende, peu importe, le nom n'y fait rien, mais ne doutez

pas de la véracité du fait : mes auteurs étaient incapables de mentir. Voici ce que mon oncle, vieux voyageur, me racontait, il y a quelques dix ans, et ce qu'affirmait un de ses amis en ma présence, comme vous le verrez plus tard. C'est mon oncle qui parle.

« C'était par une belle soirée du mois de mai ; l'hivernement était terminé. Nous venions de laisser l'Ottawa et nous entrions dans la Rivière des Prairies ; nous n'étions qu'à quelques milles de chez mon père, où je me proposais d'arrêter un moment, avec mes compagnons, avant d'aller à Québec où nous descendions plusieurs canots chargés des plus riches pelleteries et d'ouvrages indiens que nous avions eu en échange contre de la poudre, du plomb et de l'eau-de-vie. Comme il n'était pas tard et que nous étions passablement fatigués, nous résolûmes d'allumer la pipe à la première maison et de nous laisser aller au courant jusque chez mon père. A peine avons-nous laissé l'aviron que nous apercevons sur la côte une petite lumière qui brillait à travers trois ou quatre vitres, les seules qui n'avaient encore été remplacées par du papier. Comme habitant de l'endroit, l'on me députa vers cette petite maison pour aller chercher un tison de feu. Je descends sur le rivage et je monte à la chaumière. Je frappe à la porte, on ne me dit pas d'entrer, cependant j'entre. J'aperçois sur le foyer, placés de chaque côté de la cheminée, un vieillard et une vieille femme, tous deux, la tête appuyée dans la main, et les yeux fixés sur un feu presque éteint qui n'éclairait que faiblement les quatre murs blanchis de cette maison, si, toutefois, l'on pouvait appeler cela maison. Je fus frappé de la nudité de cette misérable demeure. Il n'y avait rien, rien du tout, ni lit, ni table, ni chaise. Je salue aussi poliment que me le permettait mon titre de voyageur des pays d'en haut, ces deux personnages à figures étranges et immobiles ; politesse inutile, on ne me rend pas mon salut, on ne daigne seulement pas lever la vue sur moi. Je leur demande la permission d'allumer ma pipe et de prendre un petit tison pour mes compagnons qui étaient sur la grève, pas plus de réponse, pas plus de regards qu'auparavant. Je ne suis ni peureux, ni superstitieux, d'ailleurs, j'avais déjà eu des aventures de cette nature dans le nord ; eh bien ! n'eût été la honte de reparaitre devant mes compagnons, sans feu, eux qui avaient vu et qui voyaient encore la petite fenêtre éclairée, je crois que j'aurais gagné la porte et que je me serais enfui à toutes jambes, tant étaient effrayantes l'immobilité et la fixité des regards de ces deux êtres. Je rassemble, en tremblant, le peu de force et de courage qui me restait, je m'avance vers la cheminée, je saisis un tison par le bout éteint et je passe la porte. Chaque pas qui m'éloignait de cette maudite en-banc, me semblait un poids de moins sur le cœur. Je saute dans mon canot avec mon tison et le passe à mes compagnons, sans souffler mot de ce qui venait de m'arriver : on est ri de moi. Chose étrange ! le feu ne brûlait pas plus leur tabac que si c'eût été un glaçon. — Nom de Dieu ! dit l'un d'eux, que signifie cela ? ce feu-là ne brûle pas. J'allais leur raconter ma silencieuse réception à la en-banc, sans craindre de trop faire rire de moi, puisque le feu que j'en rapportais ne brûlait pas, du moins le tabac, lorsque tout à coup la petite lumière de la cabane éclata comme un immense incendie, disparaissant avec la rapidité d'un éclair et nous laissant dans la plus profonde obscurité. Au même instant, on entend des cris de chats épouvantables ; deux énormes matoux, aux yeux bril-

lants comme des escarboucles, se jettent à la nage, grimpent sur le canot, et cela, toujours avec les mialements les plus effrayants. Une idée lumineuse me traverse la tête : — Jette-leur le tison, crierai-je à celui qui le tenait ; ce qu'il fait aussitôt. Les cris cessent, les deux chats sautent sur le tison et s'enfuient vers la cabane où la petite lumière avait reparu. »

Mon oncle avait vingt fois raconté ce fait devant sa famille et devant beaucoup d'autres personnes, mais autant il l'avait raconté de fois, autant il avait trouvé d'incrédules.

Vingt ans après cette aventure, j'étais en vacances chez mon oncle, à la Rivière des Prairies : c'était dans le mois d'août ; lui et moi nous fumions sur le perron de sa maison blanche, à contrevents verts. Un cajou venait de s'arrêter à la côte. Un homme d'une cinquantaine d'années, à figure franche et joviale, venait de laisser le cajou ; si s'en vient droit à nous, demande à mon oncle, en le tutoyant et en l'appelant par son nom de baptême, comment il se portait. — Bien, lui dit mon oncle, mais je ne vous reconnais pas. — Comment, lui dit l'étranger, tu ne te rappelles pas Morin ?

A ce nom, comme s'il se fut réveillé en sursaut, mon oncle fit un pas en arrière, puis se jette au cou de Morin. Tout ce que peuvent faire deux amis de voyages, qui ne se sont pas vus depuis vingt ans, se fit. Il va sans dire que Morin soupa et coucha à la maison. Durant la veillée, pendant que les deux vieux voyageurs étaient animés à parler de leur jeunesse et de la misère qu'ils avaient eue dans le nord-ouest, mon oncle s'arrête tout-à-coup : — Ah ! Morin, dit-il, pendant que j'y pense, il y a assez longtemps que je passe pour un menteur, conse à la compagnie ce qui nous est arrivé en telle année, t'en rappelles-tu ? — Ma foi, oui, dit Morin, et je m'en rappellerai toute ma vie. — Et Morin rapporta à la compagnie et devant moi, sans augmentation ni diminution, le fait au moins surnaturel que je vous ai narré. D'où je conclus qu'il ne faut jamais jurer, ni douter de rien.

ALPH. P.

Physiologie du Cigare.

On n'y prend pas garde ; mais il avance, mais il se propage, mais de jour en jour il étend sa conquête. Comment y mettre obstacle ? Par où le fuir ? Les plus rebelles sont obligés de subir sa tyrannie ; les plus agiles ne peuvent l'éviter. Il est partout, il entre partout, il vous saisit à l'improviste, il vous attaque au moment où vous y pensez le moins. Le matin et le soir, le jour et la nuit, le démon continue sa poursuite. Flânez-vous à la grâce de Dieu, sur l'asphalte des boulevards, le voilà qui vous arrête au passage et vous saute à la gorge ; entrez-vous dans les rues, il vous attend à chaque porte et s'embusque à l'angle des maisons. Vous abritez-vous dans votre demeure, comme dans une citadelle, il court à travers l'escalier et pénètre chez vous par la fenêtre entrouverte ou par la trou des serrures. — De quoi s'agit-il ? d'où vient cet ennemi si audacieux, si entreprenant, si inévitable, si subtil ? Comment le reconnaître ? Quel est son visage et quel est son nom ? — Sa patrie se trouve par delà les mers ; il est parti du Nouveau-Monde pour conquérir l'Ancien. Quant à son air et à sa tournure, on ne soupçonnerait jamais qu'un personnage si léger, si fragile, fût capable de telles entreprises et d'une telle domination. Figurez-vous que ce terrible conquérant se laisse très-paisiblement mettre dans la poche et enfermer dans un étui ; puis vous le prenez, sans plus de façon, entre vos deux doigts, et vous le portez à votre bouche, et vous le pressez sur vos lèvres et entre vos dents ; lui cependant de se laisser faire. Ou

n'a jamais vu de tyran, en apparence plus humain et plus docile. Mais c'est précisément quand il paraît si humble et si soumis, qu'il se montre tout à coup et sème dans l'air les preuves de son audacieux caractère. Voyez comme il se trahit lui-même. Ce n'est plus l'innocent de tout à l'heure. Il s'échauffe, il prend flamme, et une fois qu'il est en feu, tout est dit, il ne respecte plus rien. — Une jolie femme rose et blanche, fine et effarouchée, vient-elle à passer près de lui d'un pied furtif, l'insolent se jette sous son nez. — Un honnête bourgeois ouvre-t-il la bouche pour respirer l'air frais du matin, le bourreau lui court sus, et va tout droit se loger dans son gosier, au risque de lui faire perdre haleine. Que vous dirai-je ? l'apoptrophe les plus délicates et les plus timides, en véritable dragon. Encore, s'il avait des formes visibles et palpables, on le verrait venir de loin, et peut-être pourrait-on l'éviter. Mais comme certains dieux de la mythologie, il s'enveloppe d'un nuage imperceptible ou se fait vapeur légère, pour mieux surprendre son monde. Voulez-vous fuir, il n'est plus temps ; le nuage vous environne, la vapeur trahitresse vous inonde.

Son bureau est à la Havane ; c'est là qu'il est né d'une très-noble et très-excellente race. Il s'est mésallié depuis, chemin faisant, comme cela arrive à toutes les grandes maisons ; et quelquefois il se souvient encore de sa haute origine ; mais le plus souvent il a le mauvais goût des espèces corrompues et abâtardies. — Vous demandez le lieu de son domicile ? — Il a son quartier-général dans un endroit appelé *la Régie*, et ça et là, par toute la ville, des succursales que vous reconnaîtrez aisément au signallement que voici ; Une veilleuse, un paquet d'allumettes, des pipes en sautoir ; ce sont là ses parchemins et ses armes. — Vous tenez à savoir sa qualité et son titre ? — Son nom plébécien est *tabac*, son nom de gentilhomme *cigare*.

On ne s'immagine pas à quel point le tabac et le cigare ont étendu leur empire, seulement depuis un an. C'est un trait caractéristique des révolutions du goût parisien, qu'il est impossible de ne pas signaler. De toutes parts, on ouvre au dieu cigare des temples enfumés ; il envahit les quartiers les plus prudes, qui le repoussaient autrefois comme un serpent et un pestiféré. Il installe ses entrepôts dans la rue de la Paix et au cœur de la Chaussée-d'Antin. J'avais autour de moi une marchande de fleurs et, un peu plus loin, une magnifique librairie ; les fleurs et les livres viennent de céder la place à deux bureaux de tabac. Le bureau de tabac fait des progrès inouïs. Bientôt Paris ne sera plus qu'un estaminet. Le cigare règne aux deux points opposés : ici, il est peuple et s'appelle pipe et non cigare ; là il a sa enlèche et ses gens. A l'examiner du salon et du boudoir, comme marque de galanterie et des mœurs parfumées, le cigare aurait grand-peine à se défendre ; mais il peut se faire valoir comme moyen de fusion et comme agent de fraternité. Le cigare rapproche les rangs, efface les distances ; il y a un moment où personne n'est plus ni pauvre, ni riche, ni ouvrier, ni maître, c'est le moment où le cigare a besoin de feu pour s'allumer. A cette heure suprême, le cigare ôte très-poliment son chapeau et aborde la pipe lui dit : « Voulez-vous me permettre ? La pipe, portant la main à sa casquette, réplique : « Volontiers ! — Merci, pipe ? — N'y a pas de quoi cigare ! « La pipe salue le cigare, le cigare salue la pipe, et tous deux se quittent avec un sentiment d'estime et de satisfaction réciproque. — D'ailleurs, le cigare abrège les heures ; il occupe, il distrait, il console, il chasse la triste réalité et éveille les rêves. La matière s'idéalise à travers sa blanche vapeur ; la pensée court et voltige avec les nuages légers qu'elle pousse devant vous. Passons donc le cigare au riche et la pipe au pauvre. Tous deux n'ont-ils pas à oublier et à rêver ? ... Cependant, ô Athènes, que dirait Platon s'il savait que tu as introduit le tabac dans la république ?

L'AMOUR.

L'amour est une douce voix,
Dont la puissance caressée,
Unit par des liens étroits,
L'âme, le cœur et la pensée.

Nous offrons dans la traduction suivante, prise au *Carillon*, (*The Chimes*), ouvrage récent de Dickens, un échantillon du style de cet auteur.

La vieille église et le vent.

« Le vent de nuit a le lugubre caprice d'errer, en tourbillonnant, autour de l'édifice antique, et de soupirer tristement dans sa course, de frapper, avec sa main invisible, à toutes les portes et croisées, de chercher partout une crevasse pour entrer. Et s'il pénètre enfin, comme s'il n'avait pas trouvé ce quelque chose qu'il cherche, il se plaint, et hurle pour sortir; se jette dans les bas-côtés, serpente parmi les nombreux piliers de la colonnade, arrache, en passant, un soupir à l'orgue sonore, fait vaciller, éteint presque, la faible lucarne de la lampe, et s'élance contre la voûte de la nef comme s'il voulait briser les poutres du toit, puis s'abat, désespéré, sur les dalles, et s'engouffre dans les sombres souterrains. Un moment d'horrible silence. Que fait-il là sous terre?..... Il reparait lentement, se glisse, comme un reptile, le long des murs glacés, semble lire et murmurer les inscriptions funéraires. Aux unes, il éclate et semble en rire. Aux autres, il gémit comme des lamentations. Il a un son d'esprits et de fantômes, lorsqu'il bourdonne dans l'enceinte sacrée, autour de l'autel, où il semble dévoiler les crimes et les meurtres secrets, les mystérieux événements du passé.— Dieu nous sauve, assis et groupés autour de notre foyer! Car c'est une voix terrible, que ce vent de minuit, dans le temple gothique!

Mais au haut du clocher! C'est là que le tourbillon siffle et rugit! Bien haut dans la tour, où il est libre d'aller et venir par tant d'arcades et d'ouvertures, de se torturer et s'enlancer dans le long escalier dont les tortueux contours étourdissent la tête la plus forte, de pirouetter autour de la girouette criarde, d'ébranler la vieille tour elle-même! Bien haut dans le clocher, où est le beffroi; où les rampes de fer s'écaillent sous la rouille; où les feuilles de plomb et de cuivre, ridées par l'inconstance des saisons, s'enflent et se cassent sous vos pieds; où le hibou est niché immobile dans un trou, hermite, nécromancien, ou mauvais génie du lieu; où les hirondelles, à l'aile rapide, placent leurs nids dans tous les coins des vieilles poutres de chêne; où la poussière pend, de longtemps, en festons; où des araignées tachelées, insouciantes et grasses de leur longue sécurité, se balancent, paresseuses, aux vibrations des cloches, sans jamais perdre l'équilibre dans leurs châteaux de dentelles; où d'autres, plus remuantes, grimpent sans cesse comme des matelots dans les cordages d'un navire; d'autres, moins heureuses, se laissent tomber, semblent mortes un instant, puis agitent six pattes rapides pour sauver une pauvre vie! — Là, bien haut, dans le clocher de la vieille église, loin au-dessus des lumières et du bruit de la grande ville, loin au-dessous des nuages qui, en passant, l'obscurcissent de leur ombre, là était le *Carillon* dont je parle. »

✂ Nos Abonnés se rappellent, sans doute, des conditions de notre feuille. Le premier semestre est payable à DEMANDE. Nous prions donc ceux qui résident dans des paroisses où nous n'avons pas d'agents, de vouloir bien nous adresser un billet de deux piastres, afin de nous éviter les frais de collection. Ils recevront, par le retour de la malle, un reçu en forme. Nous espérons que la réguli-

rité et l'exactitude, avec laquelle on voudra bien se conformer à nos conditions d'abonnement, nous permettront de rendre notre journal de plus en plus utile et intéressant, et consolideront, chaque jour, le patronage dont nous sommes si reconnaissants.

✂ Les nouveaux abonnés à la *Revue Canadienne* peuvent se procurer tous les numéros publiés jusqu'à ce jour, en s'adressant à nos bureaux en cette ville ou à nos Agents.

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 8 MARS, 1845.

Histoire de la Semaine.

La sainte quarantaine a fourni la moitié de sa carrière; la Mi-Carême vient d'apparaître dans toute sa maigre splendeur, avec accompagnement obligé de poissons, morues et autres mets aussi succulents.

Qui n'a pu donner à certains gens l'idée que la Mi-Carême était nécessairement un temps de fêtes, de réjouissances, alors que trente jours de moins vous séparent de la semaine de deuil, de la grande, de la sainte huitaine.....; voilà ce que je n'ai pu découvrir: remerciez-en votre étoile, car je me sens aujourd'hui d'une humeur lugubre qui ne ressemble pas mal au Diable bien, cette vilaine bête dont tout le monde parle, que tout le monde redoute, mais que personne n'a vue..... Inquelle humeur se serait évidemment, et tout naturellement épanchée dans trois colonnes de tristes et funèbres réflexions sur les variétés, sur les folles joies de ce monde. Et ce n'est pas cela du tout que vous attendez de moi, n'est-ce pas? Mais d'abord, je vous prévins franchement et d'avance que je n'ai rien de nouveau à vous apprendre; ainsi si cela vous convient, laissez là le journal, envoyez-moi à tous les..... voyez-donc ce que j'allais dire; c'en est été très mal, sans doute.

Et pourtant l'arrangement que je vous proposais était plus qu'accommodant; il vous évitait à vous l'ennui d'une lecture insipide, et à moi le désagrément d'être trouvé fade... assommant.

A propos d'accommodement! (un noyé s'accroche à une paille!) laissez-moi vous raconter le suivant qui n'est pas sans mérite:

Deux voisins bien nourris, gros et gras, faisaient depuis quelques années des affaires ensemble. Tout allait à merveille et aurait continué miraculeusement de même pendant longtemps encore, si le mot "balancement de comptes," ce pont aux ânes des commerçants ne fut venu froidement et d'assaut se poser entre nos deux hommes. L'un prétendait avoir droit d'une balance en sa faveur; l'autre niait mordicus: les amis s'entre-dévoiraient des yeux comme il convient à des amis intimes qui se brouillent. Enfin le plus hardi ou le plus violent se décide d'intenter une demande en justice. Ce cher homme! il croyait comme tant d'autres que c'était là le moyen le plus efficace d'abrèger les difficultés! — Le défendeur, (qu'on nous pardonne cette expression barbare; mais elle est de rigueur,) le défendeur donc ne fit que rire de l'ordre de sommation et de celui qui l'envoyait; puis, après avoir consulté sa femme, (ces bonnes petites femmes! elles ont toujours un avis sage à donner,) il se ravisa, et finit par aller trouver son voisin: Dis donc, Jean, tiens, vois-tu, je n'ai jamais été en cour, moi! je ne voudrais pas commencer à plaider à mon âge. Une pause; nos

deux plaideurs se grattent la tête à l'envi, le premier interlocuteur reprend courage, enfonce sa fausse honte qui reparait presque malgré lui sur sa figure, et continue d'une voix tremblotante: Veux-tu t'ar...ran...ger? M'arranger? exclame l'autre avec une volubilité de chemin de fer, m'arranger? — il arpente la salle, frappe du pied, se mouche, puis la tête sur la poitrine, pendante, affaissée, il risque un œil craintif sur l'autre qui attend tout en fièvre sa réponse. — M'arranger? mais...oui. — Eh bien! écoute! nous sommes voisins depuis longtemps; nous avons toujours été amis; c'est un scandale pour le village de nous voir ainsi aux prises: faisons taire les mauvaises langues; j'aime mieux perdre quelque chose que d'entendre dire que nous avons été en cour, eh bien! écoute: si tu me dois, paie-moi... si je te dois, v'la ce que c'est! Le meilleur des procédés — ainsi dit le proverbe, et le proverbe n'a pas tort.

Le doux temps, j'allais presque dire la belle saison, continue toujours, interrompu parfois par des ondées de pluie froide, par des flocons de neige. A force de soleil, de coups de pioche et de pelle, on est parvenu à rendre nos trottoirs praticables. Nos dames mêmes, oh! félicité indécible! (style du jour,) n'ont pas craint l'humidité des pavés, et sont venues se réchauffer humainement à ce soleil d'été bien préférable, n'est-ce pas, à la chaleur malsaine de la grille ou du poêle en fonte? D'autres plus courageuses n'ont pas abandonné les promenades en voiture; et pour preuve de courage, d'habileté, elles ont établi leur quartier général dans la rue Notre-Dame, de toutes les rues de la cité, la plus sale, la plus dangereuse en cette saison. Cette rue n'est plus comme autrefois, la résidence des bons bourgeois, contents de finir en paix des jours conduits de graisse et de santé, et laissant à la génération croissante les inquiétudes, les soucis, les embarras du commerce, les gênes, les déboires des professions libérales. De chaque côté et dans toute sa longueur, vous ne voyez plus que larges et immenses demeures en pierre de taille que des gens charitables ont bien voulu assimiler au marbre..... de Paphos, (pouf! pouf!) Le rez de chaussée est exclusivement consacré à des boutiques élégantes et riches, étalant à leurs croisées aux larges glaces les étoffes les plus moelleuses, les tissus les plus fins, les dentelles les plus délicates. Dépôt universel des richesses des deux mondes, appâts irrésistibles offerts à la vanité, à l'amour-propre des passants; que d'argent destiné à la nourriture d'une famille n'avez-vous pas arraché à cet homme dont la femme à tout prix veut une toilette de princesse? que de dénuements, que de ruines, que de misères n'êtes-vous pas encore destinés à couvrir? Richesse au dehors, pénurie au dedans! gouffro inépuisable où vont s'engloutir tous les jours, bonheur, joies de famille, réputations achetées au prix du travail et des privations! chancre incurable dont les mille pattes rongent au cœur la société entière, s'étendent, se ramifient partout, luxe maudit dont la tête altière se dresse indéceusement dans nos rues, dans nos maisons, jusque dans nos églises! qui donc, t'abattra, te détruira, te brûlera, t'effacera de dessus cette terre; qui donc te mettra le pied sur le front, et pourra dire à ses concitoyens, à nos femmes, à nos enfants! Voyez: le monstre n'est plus! je l'ai tué. Maintenant vos tous qui n'avez qu'un salaire médiocre, vivez médiocrement; votre femme ne vaudra plus un cachemire, car elle sait, car elle sent qu'un châle de chonille est celui-là seul qui convient à son rang, à sa position. Travaillez avec ardeur, travaillez avec courage, car l'avenir n'est plus som-

bre, car vos vieux jours vous apparaissent tranquilles et sercins au milieu de cette famille que vos économies ont placée dans une aisance solide et durable. Vous tous, jeunes hommes! réjouissez-vous! car le luxe n'est plus. Plus de dépenses folles, extravagantes, plus de rivalités dans le désir de briller, de paraître; travaillez joyeusement, car bientôt, tout-à-l'heure, vous pourrez échanger contre ces coupables, révoltants et hideux plaisirs, les saintes et nobles joies du ménage; et vous surtout jeunes filles, qu'un cri unanime d'allégresse s'échappe éclatant et puissant de votre poitrine, le luxe n'est plus! Plus de désirs impossibles à remplir, plus de jalousies, plus de pleurs, l'âge d'or est revenu, il ne vous faut plus qu'une modique somme pour vous rendre belles; j'ai tort, car vous êtes belles, toujours; pour rendre votre beauté plus attrayante, plus naturelle, vous ne vous attendez plus d'épouser un millionnaire, oh! non! à vous maintenant l'honnête jeune homme, qui travaille avec assiduité dans l'état qu'il a choisi, à vous ce jeune homme, car il est bon, car il est sage; il vous rendra heureuse, croyez-moi. Réjouissons-nous tous, car l'ennemi commun n'est plus!

Mais je m'aperçois que je tombe dans le pathétique, dans le didactique, et dans toutes les terminaisons en *ique* possibles; que cela ne vous fâche pas! ne vous ai-je pas prévenu en commençant que j'étais aujourd'hui d'une humeur qui... mais suffit! il ne faut pas non plus abuser, M. l'éditeur, de ces bons, de ces aimables lecteurs, de ces douces, de ces gentilles lectrices, qui veulent bien abaisser leurs regards, leurs beaux yeux bleus, noirs, gris et le reste sur ces humbles pages de leur très humble serviteur.

Nous ne saurions pourtant trop tonner contre les empiètements épouvantables du luxe en cette ville. Une toilette élégante, fraîche, riche même, c'est beau, c'est bien beau, c'est vrai! Mais une bonne maison, un confort respectable et de bon goût, une aisance raisonnable, un coffre au fond duquel résonnent joyeusement quelques piles d'écus à soi et non à son tailleur ou à sa modiste, de la respectabilité, du crédit, de la tranquillité surtout, cela est beau aussi, et vous avez beau faire, vous ne sauriez le nier.

Une montre en or, une chaîne ditto, des bagues au doigt, c'est charmant, n'est-ce pas? Eh bien, oui, je n'en disconviens pas? Mais toutes ces coûteuses bagatelles, les avez-vous payées? votre magnificence ne saurait-elle s'étaler autrement qu'aux dépens du bijoutier que vous ruinez, et dont la ruine entraîne celle de ses ouvriers? Soyez plus modérés dans vos goûts, soyez moins recherchés dans vos habits, soyez moins fastueux dans vos équipages; mais soyez généreux, soyez magnifiques dans vos aumônes, qu'elles soient nombreuses, riches même, mais dans l'ombre, presque en cachette, et cette joie qui surpasse toutes les autres joies, le contentement de soi-même, une bonne conscience, vous dédommagera au centuple, croyez-m'en, des fausses adulations des passants, de l'envie mesquine de ceux, de celles qui ne pourraient rivaliser avec vous dans vos dépenses folles. Faites toutes ces choses, et je vous permets d'être fiers, d'être orgueilleux, car, voyez-vous, l'orgueil qui naît d'une bonne action, c'est presque une vertu.

Dans vos promenades de l'après-midi, dans vos courses d'affaires le matin, vous avez souvent passé près du séminaire à l'encoignure de la rue St. François-Xavier et Notre-Dame.

Il y a là assis sur une pierre carrée un vieillard couvert d'un manteau par carreaux d'un rouge foucé; un vieux casque d'une fourrure com-

munie couvre ses mèches grises, et retombe sur ses yeux, il est là immobile, tendant toute la journée une main suppliante aux passants. Vous passez, et pas un regard, pas une parole pour lui, pour le pauvre aveugle. Mais songez donc au dénuement, à l'abandon de cet homme! songez donc au froid qu'il doit endurer dans cet état d'inaction continuelle, et puisque nous n'avons pas de maisons de refuge pour les pauvres, ah! que du moins, votre main libérale dépose tous les jours un sou dans la main du pauvre aveugle! Un sou! c'est bien peu, ce n'est rien pour vous. Un sou! pour lui, c'est du pain, c'est du bois pour réchauffer la nuit ses membres engourdis et tachetés par le froid du jour! un sou! c'est pour lui la prolongation de la vie!

N'est-il pas pénible de voir nos rues encombrées de pauvres petits enfants, de vieillards aveugles? de culs-de-jatte qui rampent dans la boue et les ordures? Ne vaudrait-il pas mieux fonder une maison d'asile pour tous ces malheureux, que d'acheter à des prix fous des terrains pour faire des boulevards? oh! ne vous inquiétez pas des riches: ils trouveront toujours une promenade saine et agréable; ils sauront bien où aller étaler leur paresseuse élégance? occupez-vous un peu des pauvres! Il y a quelque chose qui fait mal à l'âme dans ce contraste du pauvre errant dans nos rues, en haillons, et la misère tracée en caractères effrayants sur la figure, avec ces visages roses et riants, avec ces habits si riches, avec ces propriétaires hautains et cruels qui frémissent au contact du pauvre qu'ils éclaboussent de boue en passant. Soyons charitables d'abord, nous serons élégants ensuite.

Donnons au pauvre un abri contre le froid, du pain, et de l'ouvrage, nous aurons ensuite, des jets d'eau et des boulevards. Et puis nous circulerons sans crainte dans nos rues les plus fashionables certains de ne pas trouver à chaque pas un malheureux dont la misère est un reproche incessant, une réclamation vivante, contre notre cruauté, contre nos dépenses, contre notre luxe!

Nous vous disions dans notre dernière publication qu'une nouvelle étonnante, incroyable était racontée par les journaux anglais. Il s'agissait, s'il vous en souvient, du mariage du "Diable", ni plus ni moins. Mais aujourd'hui, comment pourrions-nous vous dire jamais ce que ces mêmes journaux se permettent de rapporter. C'est à peine si nous osons nous-mêmes jeter un regard furtif, scandalisé sur ces lignes accusatrices. C'est le cas ou jamais de s'écrier avec M. Cicéron, l'orateur d'autrefois: *ô tempora! ô mores! ô tems! ô mœurs!* oh! vicissitude des choses d'ici bas! oh! bizarrerie inconcevable de l'esprit humain! oh! bouleversement général! et surtout et par dessus tout, oh! civilisation des civilisations! Lisez et frémissez: lisez et dites que c'est faux, que c'est absurde, que c'est incroyable, lisez; mais nous nous hâtons de vous jurer à son de trompe, c'est-à-dire, à coups de plume, que nous ne garantissons rien, que nous donnons la nouvelle dans toute son imposante, dans toute son effrayante simplicité. Voici:

"Willis dit que les dames de Paris sont dans l'usage habituel de fumer la cigarette, et ont inventé et propagé la mode de porter des bottes à la "Wellington!!! avec les hauts talons!!!"

Autres tems! autres mœurs! Autrefois les dames Romaines, Grecques et autres portaient la sandale, chaussure qui avait en horreur les talons hauts et bas; on chaussait le cothurne, mais sur le théâtre seulement; depuis et de nos jours, on rivalisait d'ardeur, de recherche dans la finesse, dans l'élégance de cet important article de la toi-

lette, souliers de velours, de satin; nous allions presque dire souliers de papier de soie! et voilà que l'on parle, bien plus, voilà que l'on porte des...bottes! des bottes à la Wellington encore! Mesdames, mesdames, nous sommes forcés de vous le dire: vous êtes incompréhensibles! vous êtes étonnantes! Il y avait pourtant bien assez de la claque en caoutchouc, n'est-ce pas?

A propos de bottes, soit dit sans calembour, bien entendu, nous sommes heureux d'avoir à enregistrer un fait honorable dont l'éclat rejaillit sur une nombreuse classe qu'on est convenu d'appeler le barreau, ou messieurs de la basoche. Nous devons tout d'abord, afin de ne pas faire naître dans des cœurs indignes des espérances mal fondées, dire que la scène est en.....Allemagne.

Un avocat se permit, ce qui n'est pas nouveau, un propos inconsidéré sur le compte d'un militaire allemand. Celui-ci provoqua l'indiscret, puis consulte, lequel, oh! merveille digne d'être consignée dans les annales du genre humain, lequel rétracta son propos léger de la meilleure foi du monde. Mais notre officier ne se contenta pas de cette innocente satisfaction, et contraignit son adversaire à se rendre sur le terrain. Trois coups de feu furent tirés par l'officier sur l'avocat, qui riposta par trois coups tirés en l'air. L'autre ne tint nullement compte de cette générosité, et tua son adversaire d'un quatrième coup de feu!

En tombant, l'avocat se traîna jusqu'à son meurtrier et lui dit: Je vous félicite, monsieur, vous serez nommé capitaine!

Le roi ayant appris les particularités de cette rencontre et la conduite infâme de l'officier le cassa de son grade, et toutes les sociétés de l'endroit dont il faisait partie l'ont chassé ignominieusement.

La neuvaine annuelle en l'honneur de St. François-Xavier, l'infatigable apôtre des Indes, est commencée de mardi dernier. La prédication en est confiée au révérend père Hanipeau, dont l'éloquence mâle et pleine d'unction, dont la diction élégante et chaste, attire chaque jour dans le temple catholique de cette ville, une foule immense toujours avide de l'entendre. Entrez en passant dans l'après-midi sur les 3½ heures, et vous ne regretterez pas votre visite, et vous ne sortirez qu'avec la résolution bien arrêtée d'y retourner encore: Essayez plutôt.

On a fait courir un bruit dans la plupart des journaux américains sur un complot supposé, fait entre Santa-Anna, l'usurpateur mexicain maintenant renversé et fait prisonnier, et le gouvernement anglais, pour la cession de la Californie. On aurait trouvé, disent les uns, sur la personne du général, lors de sa capture, des papiers qui ne laissent aucun doute sur l'intention de l'Angleterre. Santa-Anna, ayant besoin d'argent pour organiser la dictature militaire qu'il aurait voulu établir sur le Mexique, et ensuite craignant les envahissements des Américains du côté du Texas, aurait préféré voir les Anglais prendre pied dans la Californie et opposer, de ce côté, une digue et une barrière à l'esprit d'annexion des Américains. A ce bruit est venu se joindre aussitôt après un démenti formel, de la part de M. Packenham, le ministre anglais, du prétendu complot diplomatique. Mais certains journaux n'en ont pas moins continué à dire le bruit bien fondé en promettant de donner, quelque jour, une preuve de ce qu'ils avançaient.

La nouvelle de l'annexion du Texas est enfin arrivée en cette ville, hier matin. Le bill, dit la rumeur, avait reçu la sanction du sénat, par un vote de 27 contre 25.

La chronique de Washington nous apporte les derniers jours du règne présidentiel de M. Tyler,

L'Ex-président, depuis mardi dernier, a voulu terminer son règne par un bal brillant auquel était invité, *of course*, M. Polk. Le nouveau Président n'a pu assister à cette fête, en conséquence d'une indisposition de sa dame. M. Tyler, qui est monté au fauteuil présidentiel par un accident, a voulu terminer son règne par un bon mot : " On ne pourra plus m'accuser, disait-il à un de ses invités qui lui faisait compliment de cette belle partie, d'être resté président sans parti."

Il paraît que le *White House*, (on appelle ainsi le palais présidentiel), est dans un tel état de délabrement que le congrès a voté la somme de 6,000 dollars pour le faire réparer, c'est-à-dire, remettre à neuf le mobilier, les tapis et les tentures. Minc. Polk a trouvé cette somme mesquine et insuffisante, tellement qu'elle vient de persuader à son auguste époux, qu'il convenait mieux de prélever, sur les 25,000 dollars qui lui sont alloués annuellement, la somme nécessaire pour louer une maison particulière. Ce projet, nous espérons pour l'honneur des Américains, ne sera pas exécuté. Il serait par trop singulier de voir le Président logé dans une maison privée. Ce serait, selon nous, pousser l'indépendance et la démocratie un peu trop loin.

Nos nouvelles de la Louisiane sont du 18 février. Le Courrier qui nous est parvenu hier nous dit cette lutte entre les *natifs* et les citoyens adoptifs ou naturalisés. Nos lecteurs savent sans doute qu'il siège en ce moment à la Nouvelle-Orléans une convention, qui s'occupe de refaire la constitution politique de la Louisiane. Parmi les questions qui se sont élevées dans les discussions de ces principes de politique, il en est une surtout qui a créé beaucoup d'intérêt, parce qu'elle est d'une nature générale et de principes, et que nous devons mentionner. Il s'agissait de savoir si les citoyens naturalisés seraient éligibles ou non au poste de gouverneur. Le nativisme insistait sur l'exclusion des citoyens adoptifs et frappait ainsi d'un stigmate ineffaçable une partie de la population, n'importe le temps qu'ils fussent demeurés dans l'état ou les services qu'ils y auraient rendus. Mais cette politique mesquine et jalouse a éprouvé une défaite signalée; et lorsque la clause de proscription fut mise aux voix, elle fut écartée par un vote de 41 contre 27. On cite parmi les plus chauds défenseurs de l'égalité entre tous les citoyens, et en faveur de tous, l'éloquent M. P. Soulé et MM. F. Garcia, Roselius et Bernard Marigny. Pendant deux heures, dit le Courrier de la Louisiane, M. Marigny a réuni comme dans un faisceau, les actes des naturalisés. Il nous a ramené vers les commencements de l'incorporation de la Louisiane, pour rendre grâce aux étrangers qui, devenus citoyens, ont forcé le congrès à traiter nos pères en hommes libres. A tous les exploits guerriers de la Louisiane, le nom d'un naturalisé est resté attaché comme un glorieux souvenir. Pas une fondation de bienfaisance, pas un établissement libéral auxquels n'aient contribué les étrangers! Les collèges, les hôpitaux, les asiles se sont ouverts aux orphelins, aux pauvres malades, à la jeunesse, sous le philanthropique patronage des naturalisés, et grâce à leurs dons généreux. Et dans l'espace de quarante années, peut-on citer un magistrat sorti des rangs des étrangers, traîné devant une cour supérieure, comme ayant prévarié?

Nos chambres continuent leurs travaux. Ils sont accompagnés de beaucoup d'irritation. Il y a là vraiment beaucoup trop de jalouses susceptibilités, de haine aveugle et maladroite, beaucoup trop d'égoïsme coupable autant que ridicule. Il

perce dans un grand nombre un esprit sectionnaire de localité; et il est à craindre, si cela continue, que des inimitiés implacables naissent parmi nous et fassent obstacle à la prospérité de l'état. Chaque membre a pour son comté telle ou telle mesure qu'il voudrait faire passer saine et sauve à travers les épreuves du rouage législatif, et pour réussir et arriver à son but, il favorise et seconde telle autre mesure, quand il compte sur l'appui des autres en échange du sien. Une autre chose qu'on ne peut trop regretter, et que l'on remarque tout d'abord dans la Chambre d'Assemblée, c'est que les membres de l'Ouest de la Province, c'est-à-dire du ci-devant Haut-Canada, à peu d'exceptions près, semblent être rangés en bataille contre ceux de la partie Est, le ci-devant Bas-Canada. Il faut bien l'admettre, on ne le voit que trop clairement, il n'y a aucune sympathie possible entre les Représentants des deux Sections de la Province. Les besoins, comme les mœurs, les usages, les religions et les lois sont différents et hétérogènes. L'esprit de parti fera toujours empiéter sur une question qui intéressera une Section de la Province, les Représentants de l'autre, et alors qui gouvernera, si ce n'est la minorité? Nous avons cru jusqu'à ce jour que l'Union des deux Provinces pouvait être avantageuse pour les deux parties du pays, nous ne croyons plus cela aujourd'hui. Nous nous attendions bien, dans la réunion d'un si grand nombre, à voir des différences d'opinions, des débats chaleureux, de vives oppositions de part et d'autre; mais nous ne croyions pas que ce serait une guerre à outrance, une guerre à mort. On pouvait s'attendre que tout en législatant pour eux, nos compatriotes de l'Ouest auraient quelque égard pour la grande majorité des ci-devant Bas-Canadiens. Mais nous devons déclarer qu'ils n'ont pas ces égards, cette libéralité qu'on s'attendait de trouver chez eux. A peine si un membre du Bas-Canada peut obtenir de ces MM. un peu d'attention à ses paroles. Vraiment, s'il y a antagonisme quelque part dans notre gouvernement responsable, il existe entre les Députés des deux Sections de la Province.

Un projet de loi relatif aux *Sleighs de travers*, basée sur des dispositions du Conseil Spécial, en force il y a quelques années, vient d'être amené devant la Chambre par M. De Bleury. Après plusieurs amendements et discussions sur ces amendements proposés, le bill fut lu une troisième fois et passé lundi soir. Ensuite est venu la fameuse question des indemnités pour les pertes souffertes durant la rébellion dans le Haut-Canada. Sur cette question la discussion fut vive; la mesure proposée par M. Papineau tend à approprier la somme de £40,000 à prendre sur les revenus consolidés de la Province. La plupart des membres de l'opposition s'opposèrent à la mesure sur le principe qu'on n'avait pas de justice pour le Bas-Canada, qu'on aurait dû proposer en même temps, un bill d'indemnité pour les pertes souffertes dans cette Section du pays, d'autant plus que les fonds consolidés se composaient en grande partie des acquits du ci-devant Bas-Canada. Mais sur la division, la question fut emportée par un vote de 42 contre 29.

FAITS DIVERS.

Du Courrier de la Louisiane du 17 Février.

NOUVELLES DU MEXIQUE.— Par la goëlette *Créole* arrivée ce matin de la Vera-Cruz, nous avons reçu nos journaux de la capitale jusqu'au 15 janvier, et de la Vera-Cruz du 30.

Santa-Anna était toujours en prison, et devait

être incessamment jugé comme président ou comme général en chef de l'armée d'insurrection. On le dit très abattu.

Le son des cloches et des salves d'artillerie dit le Courrier Français de Mexico du 15 janvier ont annoncé mardi le rétablissement de la paix et la levée de l'état de siège.

La nouvelle de la fuite de Santa-Anna et la crainte qu'il ne parvienne à s'échapper ont excité quelque agitation parmi le peuple.

Les généraux Manuel, Andrades et Parédes sont partis, dit-on, de Puebla avec chacun 1000 chevaux pour se mettre à la poursuite du fugitif qui a douze heures d'avance sur eux.

Une trahison infâme, un acte de déloyauté sans exemple, ajoute le même journal, vient de mettre le comble à la lâcheté proverbiale de Santa Anna, et le déshonorerait pour toujours s'il n'était déjà déshonoré: pendant que cet homme envoyait à Mexico des commissaires pour demander son pardon, pendant que le gouvernement et le congrès avaient l'imprudente générosité de respecter la liberté d'un ministre prévaricateur, lui, au mépris de tout sentiment d'honneur, surprenait l'avant-garde du général Bravo, commandée par le général Pena, et faisait de nouvelles victimes!..... Il faudrait désespérer de la justice de Dieu si de tels attentats ne recevaient pas le terrible châtement qu'ils méritent.

M. Atocha, qui habitait jadis la Nlle.-Orléans et qui, disait-on, avait été fusillé au Mexique pendant la dernière révolution, est seulement en prison à San-Andres-Chalchicuilula, attendant son jugement.

LE JOUR DE L'AN.

"O premier Janvier! ô jour de l'an! ô anniversaire merveilleux! jour d'ennuis et de contrariétés pour les uns, de plaisir et de jubilation pour les autres..... que d'événements tu causes, mon bon homme!"

Ainsi s'exprime un homme assis sur le banc de la police correctionnelle, le 11 janvier à Paris, en attendant que l'huissier l'appelle par son nom et divulgue à tous les auditeurs le délit dont il est inculpé.

Enfin ce nom est cité; c'est celui-ci: Etienne Moricand!

A cet appel, l'homme dont les voisins viennent d'entendre la poétique invocation adressée au premier jour de l'année, se lève vivement et s'écrie: "Etienne Moricand, âgé de trente-trois ans, fondeur en cuivre, père de famille, domicilié rue du Pont-au-Choux, c'est moi! présent! me voilà!"

M. le Président.—Vous connaissez le délit qu'on vous reproche..... Vous avez été trouvé le 1 janvier, à onze heures du soir, couché contre une borne du boulevard des Filles-du-Calvaire, et lorsque les agents ont voulu vous relever, vous êtes entré dans une fureur inconcevable et vous leur avez prodigué des injures et même des coups.

Moricand (confidemment).—M. le Président, savez-vous ce que c'est que le 1 janvier? (On rit), vous ne le savez peut-être pas..... Eh bien! je vais vous le faire connaître ainsi qu'à ces messieurs et à ces dames qui nous écoutent. (Ce disant le prévenu se tourne vers l'auditoire et lui adresse un gracieux sourire).

M. le Président.—Soyez bref.

Moricand.—M. le Président, je serai bref autant que l'épave, cet ex-Roi. (hilarité). Seulement, je vous divulguerai les mystères du jour de l'an..... Dieu de Dieu! quels mystères! ceux de M. Eugène Sue ne sont que de la Saint-Jean après, (passant la main dans ses cheveux et se posant en orateur). Pour lors c'est donc pour vous dire que je demande l'abolition du jour de l'an, de ce jour embêtant et atroce, de ce jour vénéré des bonnes d'enfants et des vieilles portières, mais exécré de toutes les personnes bien nées. Oui. Plus de jours de l'an ou la mort! c'est le jour que j'ai reçu de mon patron quatre écus de cent sous pour étrennes, que je lui ai souhaité une bonne année accompagnée de plusieurs autres, et que finalement je me suis pochardé, pochardiné, pochardinisé, à l'instar d'une bête *Chanve*. Vous pensez bien, M. le Président, que si ça n'avait pas été le jour de l'an, je n'aurais pas été souhaiter la bonne année à mon patron, je n'aurais pas reçu vingt francs d'étrennes, je n'aurais pas pu me griser avec, et je ne me serais pas mis dans un état à ignorer les plus simples notions de la politesse..... A bas le jour de l'an!

En finissant cette espèce de discours le prévenu donne un grand coup de poing sur la barre, repasse la main dans ses cheveux, puis se croise les bras avec majesté.

En s'entendant condamner à trois jours de prison et cinq francs d'amende, il fit un bond prodigieux, donna un nouveau coup de poing sur la barre, et s'écria : "Gueux ! brigand ! polisson de jour de l'an !"

Canada.

On se rappelle que nous avions annoncé, il y a quelque temps, que quatre révérendes Sœurs-Grises devaient partir vers la fin de février ou au commencement de mars, pour aller fonder une nouvelle communauté à Bytown. C'est mercredi, le 19 du courant, que nos quatre fondatrices sont parties de Montréal pour leur destination, mais ce ne sont point les quatre que nous avions annoncées. Le Tout-Puissant en a disposé autrement. La sœur Beaubien qui, comme l'on sait, avait été choisie pour supérieure de la nouvelle communauté, se trouve en ce moment encore à peu près incapable de remplir aucune fonction. Quelque temps après sa nomination comme supérieure, elle fut frappée tout à coup d'une violente paralysie qui l'a réduite presque aussitôt à la dernière extrémité. Il est vrai que depuis, la maladie a perdu un peu de son intensité, mais elle laisse peu d'espoir de la voir en parfaite santé. C'est la révérende Elisabeth Bruyère qui lui a succédé en qualité de supérieure. Les autres sont, comme nous l'avons déjà dit, les révérendes sœurs Eléonore Thibodeau, assistante, Marie Hélène Antoinette Howard dit Rodriguez, maîtresse des novices, et Marie Joseph Cécile Ursule Charlebois.

On sait que l'instruction des enfants et le soin des malades est le but que se proposent nos héroïnes. Il n'est personne qui ne sente le besoin et l'avantage d'un établissement de ce genre à Bytown. Outre les services que cette nouvelle communauté pourra rendre à l'éducation, on comprend combien un hôpital, qui puisse y recueillir surtout les malades qu'on apporte souvent des chantiers, est nécessaire. Ce besoin sera donc aussi satisfait ; et tout en travaillant à l'instruction des ignorants et des enfants abandonnés, en soignant les malades et en prenant soin de leurs corps, nos bonnes sœurs espèrent trouver aussi par là le moyen de soigner leurs âmes et d'inculquer la vertu et l'amour de Dieu dans le cœur des autres. Voilà comme la religion, tout en travaillant au bonheur de la société et de l'humanité souffrante, sait toujours faire tourner son œuvre à la gloire de Dieu.—*Mélanges.*

Irlande.

On lit dans le *Courrier de l'Europe* : "M. O'Connell est en pleine insurrection contre le souverain Pontife ! Grégoire XVI a eu le malheur de s'attirer le déplaisir du grand-agitateur pour avoir adressé en 1839 et en 1844, par l'organe de la congrégation de la Propagande, à Monseigneur Crolly, archevêque d'Armagh, primat d'Irlande, deux rescrits ou monitoires, dans lesquels il était onjoint à ce prélat de veiller à ce que les prêtres irlandais ne compromissent pas leur caractère sacré dans les profondes luttes de la politique. Un agent anglais, M. Petre, secrètement accrédité auprès du Saint-Siège, aurait obtenu cette marque d'improbation contre l'agitation du rappel. Vous comprenez que M. O'Connell ne pouvait souffrir qu'on vint ainsi chasser impunément sur ses terres. C'était porter atteinte à son droit de

souveraineté et, du même coup, au revenu qu'il prélève sur le fanatique enthousiasme des irlandais. Il a d'abord révoqué en doute l'authenticité de ces rescrits, mais l'archevêque d'Armagh lui a communiqué une copie du dernier pour le convaincre que ce document émanait bien réellement de la Propagande, et avait été formulé par ordre du Saint-Père. Dans un synode des archevêques et des évêques d'Irlande, tenu à Dublin le 13 novembre de cette année, la résolution suivante a été adoptée concernant ce monitoire : "L'archevêque d'Armagh sera prié de répondre à la lettre du Saint-Père, et de lui dire que les instructions qu'elle contient ont été reçues par l'assemblée des prélats d'Irlande avec ce degré de profond respect, d'obéissance et de vénération avec lequel on doit toujours accueillir tout document émanant du siège apostolique ; et qu'ils s'engagent tous à se conformer à l'esprit de ces instructions. Cette bulle sera transcrite dans nos archives." Veut-on savoir comment de son côté M. O'Connell accueille ce rescrit ? Voici ce qu'il dit à cet égard dans une lettre dont nous nous occuperons plus bas, adressée à Monseigneur Cantwell, évêque de Meath : "L'agent catholique anglais, M. William Petre, dit M. O'Connell, est parvenu à convaincre les ministres du Pape qu'il est autorisé à promettre que le cabinet anglais donnerait de grands encouragements et de l'argent aux catholiques des colonies anglaises. Le gouvernement du Pape s'est laissé prendre à cet appât, et il s'en est suivi une lettre de la Propagande au docteur Crolly, contre l'agitation du rappel

* * * A tout événement, en tant qu'elle traite de matières d'une nature temporelle, ou de matières qui touchent aux droits politiques du peuple irlandais, cette lettre est évidemment nulle et de nul effet." Ainsi, selon M. O'Connell, le Saint-Siège, au moment où le cabinet anglais offrait de faire des concessions, aurait dû laisser les prêtres catholiques d'Irlande prêcher tout à leur aise la rébellion, la guerre civile, le tout sans doute pour la plus grande gloire et pour le plus grand profit de M. O'Connell. Par ses monitoires au primat d'Irlande, Rome s'est conformée au précepte évangélique : "Rends à César ce qui appartient à César." Le souverain pontife n'a pas franchi les limites de son pouvoir spirituel. Il l'a au contraire exercé dans un esprit de paix, de conciliation. Mais le jour qui verrait prévaloir la paix et la conciliation en Irlande, verrait en même temps s'éroder l'influence de M. O'Connell. Voilà pourquoi il redoute tant l'intervention pacifique du Saint-Père dans les affaires d'Irlande.

ABOLITION DE LA SERVITUDE EN RUSSIE.

—Des lettres particulières annoncent que l'on s'occupe à la cour de Russie d'un projet d'abolir la servitude. Le gouvernement se propose de laisser aux propriétaires le choix d'affranchir les serfs et le sol qu'ils habitent, en échange des biens de la couronne ou la servitude n'existe déjà plus. Cette dernière combinaison a été proposée pour indemniser les serfs. Mais on craint beaucoup que ce projet ne rencontre une grande difficulté dans la résistance de la noblesse. La volonté de l'empereur est prononcée ; il s'occupe depuis plusieurs années de cette affaire. Les paysans ne seraient pas tout-à-fait libres par la mesure proposée, mais il y aurait toujours un grand pas de fait. On regarde à Saint Pétersbourg les troubles qui ont éclaté par-ci par-là dans la province de Lublin, comme une œuvre de la propagande polonaise. Ce sont les rapports des nombreux fonction-

naires russes en Pologne qui donnent lieu à ces sortes d'interprétations, car on sait que ces troubles se rattachent à des causes et à des circonstances tout-à-fait en dehors de la politique. Dans tous les cas, on a ordonné une enquête sévère.

DIVORCES EN GROS.—La législation de l'Indiana vient de prononcer, d'un seul coup, la dissolution de 25 unions mal assorties au gré des épouseurs.

DECES.

En cette ville, ce matin, Marie-Louise-Stéphanie-Silvia, enfant de Joseph Bourret, écr., avocat, âgée de 18 mois.

En cette ville, le 3, âgée de 45 ans, dame Ann-Maria, veuve de feu G. J. Holt, écr., inspecteur de potasse.

En cette ville, lundi le 3, après une maladie de plusieurs mois, M. Jean Hélier, barbier, âgé d'environ 38 ans.

A Québec, le 3, à l'âge de 80 ans, dame veuve Bazile Amiot, tante de l'honorable Juge en chef Vallières de St. Real et de sa grandeur l'évêque Gauvin de Kingston. Cette dame qui fut toujours un exemple de vertu, de piété et de bienfaisance laisse plusieurs parents et un grand nombre d'amis qui sentent douloureusement la perte irréparable qu'ils viennent de faire.

A Québec, le 2, à l'âge de 49 ans, dame Sophie Gauvin, épouse de M. André Parent, après une maladie de dix mois.

A la Nouvelle-Orléans, le 8 février, M. Guillaume Rocque, âgé de 27 ans, natif de Boucheville.

A Berthier, comté de Bellechasse, le 26, M. Jean-Baptiste Blais, cultivateur, âgé de 63 ans.

A St. Vallier, le 20, après une douleur malade, M. Michel Buteau, pilote, à l'âge de 41 ans.

Hier matin, à l'Hôpital-Général, M. Michel Racine, prêtre, âgé de 29 ans et 1 mois. Ce jeune prêtre qui se distinguait par ses talents et sa piété, après avoir exercé avec succès les fonctions de vicaire à St. Roch, fut appelé au Séminaire de Québec, pour y professer la philosophie intellectuelle ; mais il ne tarda pas à être obligé d'abandonner cette tâche qui devenait au-dessus de ses forces, parce que déjà il était atteint de la maladie qui l'a enlevé, après près de deux ans de souffrance, aux espérances, de la religion.

ABONNEMENTS.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

La souscription à LA REVUE CANADIENNE sera de quatre Piastres par an, payable la moitié à demande, et l'autre moitié après le premier semestre. Nous recevons pour ce journal des annonces, avis, etc. etc. adaptés à notre mode hebdomadaire de publication, au prix des autres journaux de cette ville.

Les lettres, communications, etc. etc. devront être et seront adressées, (*affranchies*), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez MM. LOVELL ET GIBSON, imprimeurs, No. 7, Rue St. Nicolas.

AGENS.

A Soulard, écr.....	Québec.
L. G. Duval, écr.....	Trois Rivières.
J. V. Sicotte, écr.....	St. Hyacinthe.
J. P. Lantier, écr. M.P.P....	Yamoucheville.
L. A. Olivier, écr.....	Berthier.
L. G. DeLorimier, écr.....	L'Assomption.
P. L. LeTavernier, écr.....	Rivière Chambly.
Frs. Caron, écr.....	Amherstburg.
H. de Rouville, écr.....	Sorel.
H. F. Marchand, écr.....	St. Jean.
Thérèse Sauvageau, écr....	Laprairie.
F. X. Valade, écr.....	Terrebonne.
Col. A. C. Taschereau, écr.	D'Eschambault.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

Bureau de LA REVUE CANADIENNE, No. 7, Rue St. Nicolas, derrière la Banque du Peuple.

MONTREAL.
DE L'IMPRIMERIE DE LOVELL ET GIBSON.